

# LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

## SOMMAIRE

	Page
JULIEN BENDA.....	Carence de la critique... 89
PIERRE EMMANUEL .....	L'Oberman de Sénancour..... 93
IBN AD-DAYA .....	Le livre de la Compensation et de la Bonne Fin ..... 98

### LE MOIS

GEORGES CATTAOUI .....	Le Centenaire de Mohamed Ali..... 120
	Exposition Egypte-France..... 124

### LIVRES D'ÉGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

ALEXANDRE PAPADOPOULO ...	R. A. Schwaler de Lubicz ..... 129
---------------------------	------------------------------------

### LA VIE LITTÉRAIRE À PARIS

A. ROLLAND DE RENEVILLE ...	Actualité de Saint-John Perse ..... 148
RENÉ DELANGE .....	A propos de Louis Guilloux ..... 152
ROBERT KEMP .....	Le Rythme Musical ..... 156

### BIBLIOGRAPHIE ARABE

M. M. ANAWATI .....	A travers la Philosophie ..... 161
---------------------	------------------------------------

### LES ARTS — LA MUSIQUE

FRANCIS DE MIOMANDRE.....	Philosophie de la Danse ..... 169
RENÉ DUMESNIL .....	Les Compositeurs et le public..... 173

rdc

ÉGYPTE : 15 PIASTRES

IMPRIMERIE R. SCHINDLER — LE CAIRE



# *La Revue du Caire*

LA PLUS IMPORTANTE REVUE

DE LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN-ORIENT



*Au service des Échanges Culturels entre l'Orient  
et l'Occident*



## **NOTRE PROGRAMME :**

\* FAIRE CONNAITRE AU PUBLIC INTERNATIONAL LES PRINCIPALES OEUVRES CONTEMPORAINES OU CLASSIQUES DE LANGUE ARABE.

\* *Tenir les intellectuels d'Europe au courant des tendances importantes et des problèmes culturels qui préoccupent l'élite intellectuelle d'Orient.*

\* PUBLIER TOUTES LES CONTRIBUTIONS IMPORTANTES A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA CIVILISATION ORIENTALES, QU'ELLES SOIENT DUES A DES SPÉCIALISTES D'EUROPE OU D'ÉGYPTE ET D'ORIENT.

\* *Permettre aux écrivains d'Égypte de langue française de s'exprimer et d'être appréciés dans le monde.*

\* TENIR LES MILIEUX CULTIVÉS D'ÉGYPTE ET D'ORIENT AU COURANT DES TENDANCES INTELLECTUELLES ET DES PRINCIPALES RÉALISATIONS ARTISTIQUES D'OCCIDENT.

# Qualité Immuable !



EMBOUTEILLÉ EN EGYPTE PAR S. I. C. O  
PAR AUTORISATION DE THE COCA-COLA COMPANY - U. S. A.

R.C. 63524

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

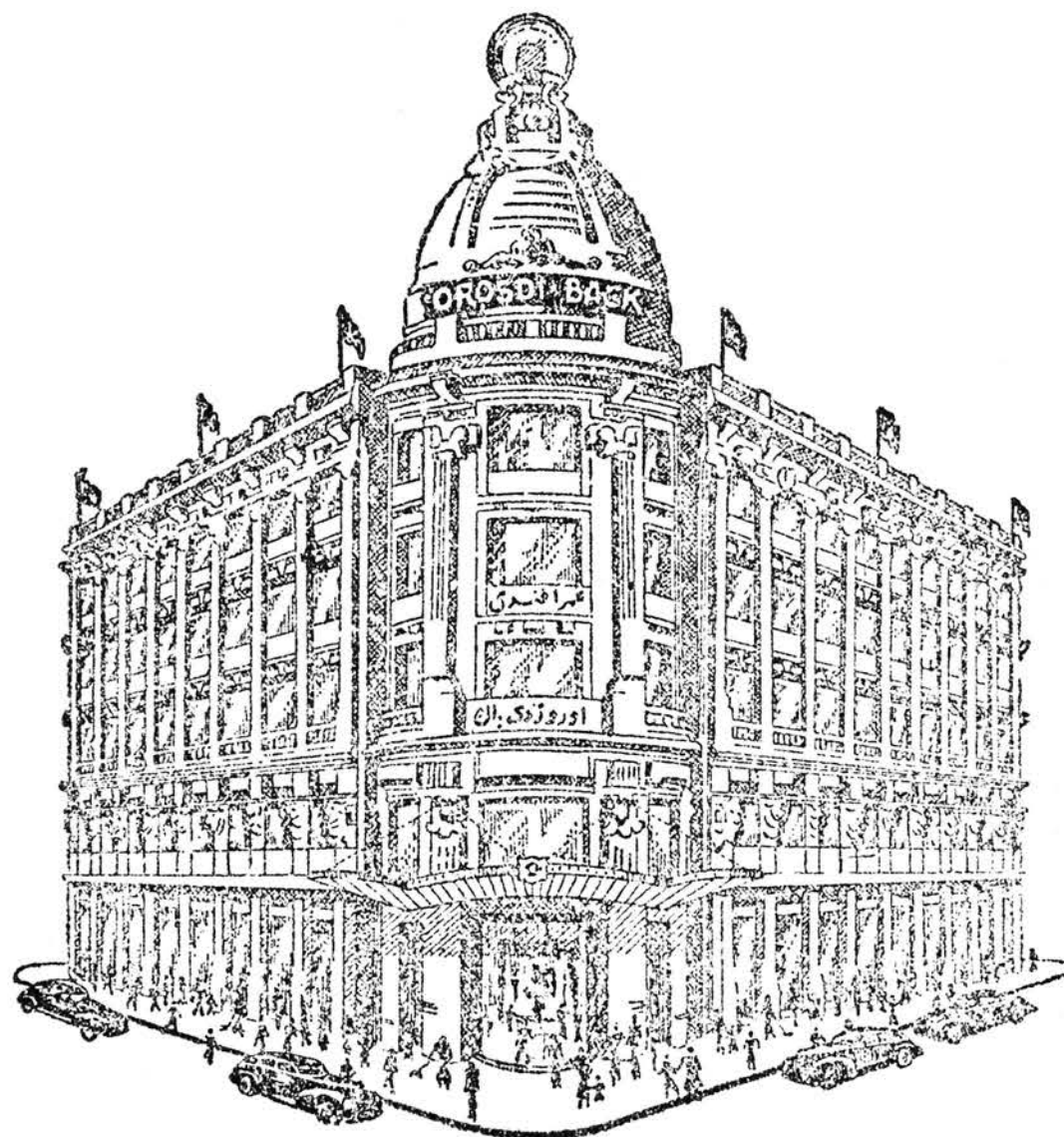
• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

# NOUVEAUTÉS

# D'HIVER

AUX  
ÉTABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID





*Assurances sur la Vie*

**L'UNION = VIE**

---

LE CAIRE :  
7, Avenue Fouad 1er

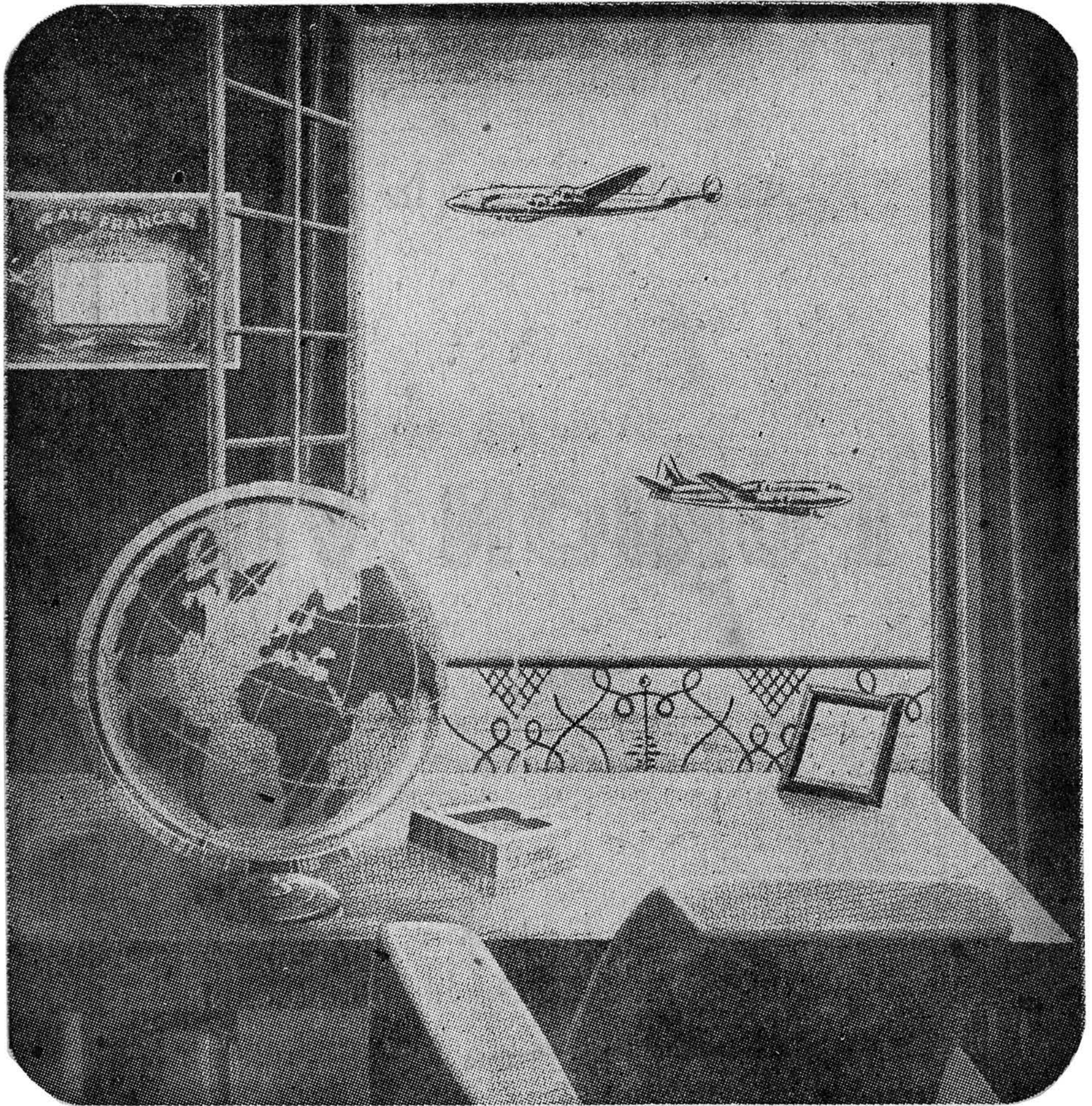
R.C.C. 4054

---

ALEXANDRIE :  
1, Rue Debbanné

R.C.A. 10036





VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS  
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS



**AIR FRANCE**



*Direction régionale et Aérogare*

*- Midan Soliman Pacha Tél. 79913 - 14 - 15*

*Agences : Le Caire Imm. Sheppard's Tél. 45670 .  
- Alexandrie : 3, rue Fouad 1er -- Tél. 20941*

**ET TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONNUE**



# LA REVUE DU CAIRE

---

FONDÉE EN 1938  
VOL. XXIV No. 185

DÉCEMBRE 1949

DIRECTEUR :  
*Alexandre Papadopoulo*

---

## CARENCE DE LA CRITIQUE

**I**l y a quelques années, j'eus l'honneur que fût donné comme sujet de composition d'entrée à l'Ecole normale supérieure cette mienne proposition: "Les œuvres n'intéressent plus que la personne de leurs auteurs. Je voudrais qu'on lût mes écrits comme si on les avait trouvés non signés dans une bouteille jetée à la mer ; j'aime qu'il y ait des ouvrages dont on ne sait rien de ceux qui les firent : l'époque homérique, la Bible, le poème de Lucrèce, l'*Imitation*, les drames shakespeariens". La plupart de ces jeunes intellectuels rejetèrent ma thèse ; ils voulaient que les œuvres fussent liées à des personnes.

Nous touchons là un trait constant de la critique contemporaine : au lieu d'étudier une œuvre *en tant qu'oeuvre*, d'essayer d'en situer la valeur esthétique, morale, scientifique si elle y prétend, ce qui est le rôle de la critique, on parle de la personne de son auteur, de sa forme d'âme, des conditions particulières qui ont présidé à son travail ; bref, sous couleur de critique littéraire, on fait, et uniquement, de la psychologie.

Ces mœurs culminent présentement au sujet de Proust. Des livres paraissent, souvent fort réussis sous ce jour, qui nous exposent l'hérédité du romancier, son éducation, le milieu où il a grandi, ses goûts, ses amitiés, les influences qu'il a subies, ses misères physiques et autres données qui expliquent la nature de son œuvre. Mais sur la valeur de cette œuvre,



considérée indépendamment de son auteur, comme si on l'avait trouvée dans une bouteille jetée à la mer, je constate que tout ce qui s'écrit présentement à l'occasion du maître de *Swan* m'en parle fort peu.

Ou plutôt on m'en parle, mais uniquement pour la porter aux nues, pour lui pousser un *hosanna* sans réserve. Et là nous mettons le doigt sur une autre carence de la critique contemporaine. La critique, qui doit être, par définition, un acte de jugement, d'appréciation, portée, du moins autant que possible, *sine studio nec ira*, est aujourd'hui — à l'égard d'un Péguy, d'un Claudel, d'un Bernanos — un pur acte d'amour dénué comme tel de tout signalement de leurs lacunes, chose dont ils ne sont pas exempts. Pour ce qui est de Proust, je cherche chez ses critiques actuels un verdict comme celui-ci, cependant signé d'un contemporain : "Il manque à son œuvre un arrière-fond philosophique ; elle est toute de premier plan, sans perspective, sans ouverture sur les destinées suprêmes de l'Homme. Par ce côté elle est frappée, en dehors de sa profondeur et de sa finesse, d'une futilité qui empêchera toujours Proust de s'égalier aux plus grands esprits" (1). Et, de fait, je cherche dans tout Proust une vue comme celle-ci de *Guerre et Paix* : la jeune Marie Bolkonsky porte une tisane à son frère, le prince André mourant : "Comme tu me reçois durement, dit-elle, on dirait que tu m'en veux. — Je ne t'en veux pas, dit-il doucement". Et Tolstoï ajoute : "Il lui en voulait, parce qu'elle vivait et qu'il allait mourir". Ou cette autre du *Patriote* de Pearl Buck, qui n'est pas non plus l'égale des plus grands : Iwan et Tama sont couchés l'un près de l'autre, alors que lui a décidé de retourner dans sa patrie en guerre avec celle de sa femme et d'y porter les armes. "Inondé de tendresse pour

(1) — André Billy, *La littérature française contemporaine*, 1941.



elle il n'éprouvait aucun désir d'achèvement. Et rien qu'à la manière dont elle tenait sa main, si tendrement, trop tendrement, il comprit qu'elle aussi sentait la même mort la frapper au cœur. Des profondeurs du passé, une force endormie reparaisait et la volonté de leurs ancêtres les arrachait l'un à l'autre". Quant à la prétention d'avoir des Jupiters quand on n'a que des demi-dieux c'est un trait bien classé des âges mineurs.

\*  
\* \* \*

Revenons à cette manie de remplacer la critique d'une œuvre par l'étude de la psychologie de son auteur. On m'assure que cette étude est nécessaire pour comprendre la genèse de l'œuvre. Mais la genèse d'une œuvre est une chose et l'œuvre faite en est une autre, précisément l'objet de la critique. Je ne vois pas en quoi je serai éclairé sur la valeur littéraire de *Salambo* ou de *Childe-Harold* parce que je saurai que Flaubert tombait du haut mal ou que Byron avait de l'amour pour sa demi-sœur.

Un des grands responsables est ici Sainte-Beuve, qui, sous couleur de critique littéraire, s'occupe surtout de l'âme des écrivains et se montre peu sensible à ce que Lanson appelait le *phénomène littéraire*, c'est-à-dire à l'œuvre en tant qu'elle est un être par elle-même et tout autre chose que l'être qu'a été son auteur. Il est pourtant évident que la tragédie de *Phèdre* vit aujourd'hui d'une vie propre, qui s'est entièrement détachée de la personne de Racine. Significatif aussi le nombre d'études que l'illustre critique consacre à des auteurs dont l'importance littéraire est nulle (femmes, magistrats, courtisans, militaires), mais dont les écrits lui sont une occasion de peindre une âme ; combien volontiers, pour les maîtres, il s'attache à leurs productions secondaires, notes, brouillons, lettres intimes, plutôt qu'à leurs grandes œuvres, souvent, en

effet, beaucoup moins expressives de leur psychologie. Il y a là la substitution d'une étude d'âmes à une étude d'œuvres dont la popularité est symptomatique.

\*  
\* \* \*

La vérité est que les produits de l'esprit considérés en eux-mêmes, comme une chose anonyme et indépendamment d'une *personne*, n'intéressent pas nos contemporains y compris ceux qui se disent des hommes de l'esprit. Citez-leur cette pensée de La Bruyère : "Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle". Ils ne se demandent point si cette pensée est juste, dans quelle mesure elle est trop absolue, quels nuancements elle exige ; mais pourquoi son auteur l'a écrite, s'il a été aimé, abandonné, s'il a souffert...

Cela est encore plus curieux quand il s'agit d'ouvrages nettement porteurs d'idées, et qui vivent en tant que tels, de ceux d'un Montesquieu, d'un Auguste Comte, d'un Taine. N'allez pas leur parler de ces idées pour elles-mêmes, de leur action dans le monde en tant qu'idées et détachées de leur auteur, leur montrer par quelles transformations c'est encore elles qui nous nourrissent aujourd'hui. Mais contez-leur que Rousseau découvrit sa doctrine de la bonté naturelle de l'homme sur la route de Vincennes en allant voir Diderot et dans un tel émoi qu'il n'en pouvait plus respirer, ou que telle vue d'Auguste Comte qui a bouleversé la philosophie est due à ses rapports avec Clotilde Vaux, voilà pour eux la vraie critique, et qu'ils acclament.

Certes, il ne s'agit pas de nier l'intérêt de la psychologie d'un écrivain. Il s'agit de ne pas la confondre avec la critique de son œuvre. Mais la distinction des idées n'est pas le propre de notre époque.

JULIEN BENDA



## *L'Oberman de Sénancour*

C'est l'un des plus beaux livres de la langue française, et l'un des moins connus. Le destin de presque toutes les grandes œuvres est de finir en anthologies : qui, de nos jours, a lu *la Nouvelle Héloïse* ? ou *Le Génie du Christianisme* ? ou *Paul et Virginie* ? Ce que le génie de l'époque avait d'accidentel et de factice, un ton du langage, une forme extérieure du goût, qui donnaient à ces œuvres le charme où le lecteur d'alors voyait peut-être l'essentiel, et qui n'est que l'apparence du style, tous ces prestiges nous fatiguent, et nous cherchons la page forte, la parole valable encore pour nous : le fragment éternel qui témoigne de la continuité du génie humain.

Mais on chercherait en vain la moindre page d'*Oberman* dans la plupart des anthologies. Pourtant chaque page du livre mériterait d'y figurer : cette beauté trop constante le tue, plus sûrement que s'il présentait le déchet naturel de l'âge.

Qu'est-ce qu'*Oberman* ? Une suite de lettres que Sénancour publia à trente ans, en 1804. Ce n'est pas un roman : les événements y comptent peu ; l'âme de l'auteur y tourne sur soi, mais n'avance guère. "On verra dans ces lettres l'expression d'un homme qui sent, et non d'un homme qui travaille", écrit Sénancour en tête de ses observations préliminaires. Un homme, donc, aussi loin que possible de notre

condition, telle que l'ont faite l'âge industriel et toute une série de grandes guerres. Un oisif, un apathique, né pour recevoir plutôt que pour agir.

Cet homme, cependant, ne nous est pas si lointain. Il a trente ans l'année de l'Empire : adolescent, il a vécu la Révolution ; jeune homme, il l'a vue mourir. Ce sont là des bouleversements qui font vieillir vite. Mais le spectacle d'aussi formidables événements a dû frapper cet esprit méditatif à rebours de l'opinion générale. Sans doute l'histoire lui montre-t-elle un fond d'absurdité qui l'accable. La clameur ne l'assourdit pas, elle aggrave sa solitude et son ennui.

L'un des traits remarquables de ces lettres, c'est qu'aucune référence ne nous permet de les dater : leur seule date, sans millésime, est celle des saisons qu'elles décrivent. Elles sont si délibérément situées en dehors du temps qu'il faut bien voir dans ce parti-pris l'une des intentions les plus profondes de leur auteur. Ce dernier, fidèle à la tradition des moralistes français, prend appui sur sa propre expérience pour définir la condition de l'homme éternel. Pas un instant il ne se demande : la nostalgie désespérée que je ressens n'est-elle qu'un contre-coup de l'époque où je vis, et qui me ravage ?

Que nous importe un tel homme, direz-vous ? S'il refuse avec tant de mauvaise foi l'histoire de ce temps qu'il ne peut pas ne pas vivre (car c'est de la mauvaise foi que de se taire sur des faits aussi déterminants pour le destin même le plus intérieur), quelle leçon pourrions-nous tirer de lui ?

Avant de la rejeter, réfléchissons que ce qui nous séduit le plus est ce qui répond à nos préoccupations immédiates — et plutôt pour les creuser davantage que pour les apaiser. Notre époque est une époque historique (pour sa grandeur ou son malheur comme on voudra) : mais nous n'en voyons, malgré nos efforts,



qu'un ensemble de faits encore épars, que n'ordonne aucune perspective. La seule littérature que nous imaginions valable est celle qui commente la condition humaine dans l'intervalle de temps jalonné par ces faits.

Sénancour se porte à l'excès contraire, parce que ce mouvement lui semble nécessaire pour rétablir l'équilibre humain. Si, dans l'immédiat, il a tort et n'est lu que des *adeptes*, il devient, vers 1820, l'un des maîtres de la génération romantique. Quant aux jeunes de 1830, ils feront d'*Oberman* leur bréviaire moral. L'athéisme mystique de Sénancour qui le fait s'écrier étrangement : "Force vivante ! Dieu du monde ! j'admire ton œuvre, si l'homme doit rester ; et j'en suis atterré, s'il ne reste pas", est à l'origine de cette religiosité de l'homme sans Dieu, de ce stoïcisme désabusé qui, sous toutes les apparences contraires, est la marque de l'esprit romantique.

En quinze années, l'Europe est conquise, puis perdue ; Napoléon n'est plus qu'une ombre, mais qui fait trembler encore les rois ; tout se passe en France comme si la Révolution n'avait pas eu lieu. Dix ans plus tard, une révolution nouvelle instaure la monarchie bourgeoise sur les ruines mêlées de la royauté de droit divin et de cet empire édifié par un seul homme. Comment les jeunes gens d'une telle époque auraient-ils cru sérieusement à l'histoire ?

Lassé de trop d'événements qui l'ont maintenu hors de soi, l'esprit souhaite le calme, et le loisir de se connaître enfin. Or, Sénancour, cet homme de loisir, s'est donné pour tâche d'errer en lui-même alors que tant d'autres s'égarèrent en quête de gloire, de puissance, ou plus simplement de distraction. Ce qu'il a trouvé en soi, — l'ennui, le sentiment de l'inutilité de l'être —, la jeune génération s'y reconnaît, parce qu'elle a été frustrée.

Mais Sénancour a découvert autre chose : l'antidote de cet ennui. Il y a dans les lettres d'Oberman deux manières bien différentes : le style du philosophe et celui du contemplatif. Le philosophe l'est peut-être un peu trop, et ne prouve rien que nous ne sachions depuis l'Ecclésiaste. Le contemplatif est, tout autant que Chateaubriand, le maître à penser des poètes romantiques. Jamais, dans la littérature française, ne furent écrites pages plus belles ni plus exactes sur les correspondances entre la nature et l'univers des passions. Oberman est rempli de paysages moraux, d'une parfaite sobriété de lignes, et qui, mieux encore que les *Rêveries* de Rousseau, font passer sans transition de la vision extérieure à l'état d'âme. Le paradoxe d'Oberman, c'est que ce fataliste est en même temps un fervent amoureux de la fatalité sous son aspect naturel (de l'ordre des saisons, des lois universelles du monde, telles qu'il les lit dans la campagne autour de lui), et le contempteur de cette même fatalité, telle qu'il la voit paraître dans l'homme.

Négativement, Sénancour correspond bien (le style en plus, qui n'a pas d'égal dans les Lettres françaises, pour sa simplicité et sa retenue) aux tenants du pessimisme moderne, qui répètent, peu changée au fond, la leçon de cette sagesse contradictoire, tantôt stoïque, tantôt épicurienne, souvent les deux, qui se rappelle à l'homme dans les temps troublés. Positivement (et c'est ici qu'il est vraiment un maître), il mène à bien le dessein qui lui est propre : "mieux faire entendre les choses naturelles, et donner des lumières, peut-être trop négligées, sur les rapports de l'homme avec ce qu'il appelle l'*inanimé*". Il réconcilie la nature et l'homme, mais non celui-ci et soi-même.

En 1833, paraît la deuxième édition d'*Oberman*. En trois années sont publiés trois livres, romans et poèmes à la fois, qui sont la première postérité de ce

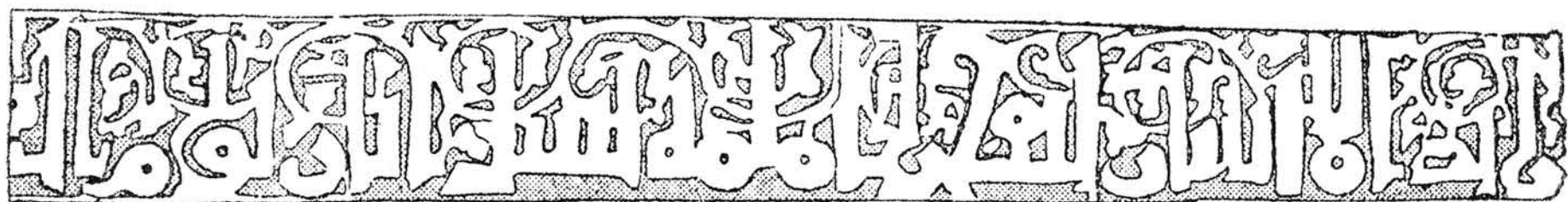


dernier. Ce sont : *Lélia*, de George Sand, *Volupté*, de Sainte-Beuve, et *Le Lys dans la Vallée*, de Balzac. Une postérité qui fait honneur à son père... Pourquoi ce livre, qui aurait dû nourrir (et discipliner) l'imagination des symbolistes, souffre-t-il ensuite d'un si long oubli ? Peut-être parce que le monde s'éloigne de plus en plus de la seule voie de salut qu'il discernât pour l'homme : le retour à la nature, à l'universelle harmonie, non pas à la manière de Rousseau, mais par la connaissance symbolique des analogies entre l'esprit et les choses.

Quelle définition, en effet, cernerait de plus près l'homme moderne, que ces quelques lignes à la fin de la Lettre XXII :

“Je suis seul ; les forces de mon cœur ne sont point communiquées, elles réagissent dans lui, elles attendent : me voilà dans le monde, errant, solitaire au milieu de la foule qui ne m'est rien ; comme l'homme frappé dès longtemps d'une surdité accidentelle, dont l'œil avide se fixe sur tous ces êtres muets qui passent et s'agitent devant lui. Il voit tout, et tout lui est refusé : il devine les sons qu'il aime, il les cherche, et ne les entend pas ; il souffre le silence de toutes choses au milieu du bruit du monde. Tout se montre à lui, il ne saurait rien saisir : l'harmonie universelle est dans les choses extérieures, elle est dans son imagination, elle n'est plus dans son cœur : il est séparé de l'ensemble des êtres, il n'y a plus de contact ; tout existe en vain devant lui, il vit seul, il est absent dans le monde vivant”.

PIERRE EMMANUEL



## Le Livre de la Compensation et de la Bonne Fin

(suite)

### III.—LE CADI ABU YUSUF ET AL-GHANAWI

Ahmed ibn Abi Imran me rapporta ceci qu'il tenait de Moslim ibn Abi Okba d'après son père 'Okba (1), l'ami d'enfance du Cadi Abu Yusuf.

“L'étude approfondie de la jurisprudence, à laquelle Abu Yusuf s'était voué, lui avait permis d'interpréter magistralement la doctrine d'Abu Hanifa. Mais son savoir éminent n'avait d'égal que sa grande pauvreté. On lui conseillait de quitter Kufa pour s'installer à Bagdad. Abu Yusuf convenait que c'était une bonne idée. Mais il lui manquait la belle monture et les vêtements convenables à un homme de sa condition, un érudit qu'on venait voir de toutes parts.

Abu Yusuf avait hérité de son père un esclave. C'était un armurier habile. Il fabriquait des cuirasses, des cottes de mailles et toutes sortes d'armes de la guerre. Mais le peu qu'il gagnait ne pouvait suffire aux frais que devait envisager son maître dans

---

N.D.L.R. Nos lecteurs ont pu lire dans le No. d'Avril 1949 p. 387 de larges extraits de l'excellente étude de Mlle. Pauline Guirguis sur Ibn ad-Daya, auteur arabe qui vivait au Caire entre 240 et 334 de l'Hégire. On trouvera ici la suite de la traduction du *Livre de la Compensation et de la Bonne Fin*, cf. le No. de Mai p. 486, Juin p. 45, Septembre p. 136, Octobre p. 208 et Novembre p. 39.

(1) C'est Nu'man ibn Thabit, célèbre juriste de l'Islam, mort à Bagdad en 150/767.



la capitale. Comme le gouverneur de Kufa (1), j'ai oublié son nom, sous le règne du calife Al-Mahdi désirait acheter cet esclave, Abu Yusuf le lui vendit quatre-vingts dinars. Il n'était alors que l'un de ses plus humbles administrés. Avec l'argent reçu, il acheta une monture, un vêtement et partit pour Bagdad.

Abd 'Allah ibn Al-Kasim Al Ghanawi, un des disciples d'Al-A'mash (2) occupait une place importante auprès du Calife Mahdi. Son cours de droit était fréquenté par l'élite de Bagdad et jouissait d'une grande renommée. C'est là qu'Abu Yusuf se rendit à son arrivée. Il prit place parmi les auditeurs sans saluer Abd 'Allah et sans l'avoir prévenu. Abu Yusuf avait un esprit fin, un extérieur agréable et des gestes élégants. Abd 'Allah l'eut en estime avant même de le connaître.

Les questions et les réponses se succédaient, mais on s'attachait à la lettre du texte, sans chercher à en dégager l'esprit. Abu Yusuf prit alors la parole. Il fit preuve d'une grande capacité, d'une souplesse d'esprit et d'une précision incomparables.

Il posa ensuite aux assistants des questions qui commencèrent par les embarrasser, mais il en donna bien vite la solution avec une grande bonhomie.

Quand tout le monde se fut retiré, Abd 'Allah lui reprocha son grand retard à se présenter et à se faire connaître. Il lui demanda ensuite où il habitait. Abu Yusuf le lui fit savoir. Mais Abu Abd 'Allah ne voulut pas le laisser habiter ce quartier et lui trouva un logement près du sien. Il le recommanda à Abu Obaïd Allah (3), le secrétaire du Calife Al Mahdi.

---

(1) Grande ville de l'Irak à vingt lieues de Médine.

(2) Collectionneur de traditions arabes, né en 60/679 mort en 148/765.

(3) Secrétaire puis Chancelier du Calife Al-Mahdi, destitué en 197/813.

Celui-ci l'attacha définitivement au service d'Al-Hadi. Abu Yusuf garda sa place jusqu'à la mort de ce dernier. Mais sa fortune n'atteignit son apogée que sous le règne du Calife Al-Rashid. Ce fut alors qu'il jouit d'un ascendant auprès du Calife tel qu'aucun autre savant ou favori ne put jamais en obtenir".

---

#### IV.—ALI IBN SANAD ET ABUL-DJAISH THABIT.

Ali ibn Sanad (1) demeurait au service d'Ahmed ibn Mohamed ibn Bistâm au temps de Muwaffak et de Mo'tadid.(2) Il avait pour ennemis déclarés les Obaïd Allah ibn Wahb (3) qui n'avaient pas oublié ses outrages. Mais la haine que lui vouait Al-Kasim (4), le fils de Obaïd Allah surpassait celle de son père.

"Ainsi, le jour où Ahmed ibn Mohamed ibn Bistâm fut jeté en prison, me dit Ali ibn Sanad, Kasim fit arrêter tous ses agents. J'en étais. On avait inscrit nos noms sur des listes et on était venu nous chercher pour nous mener chez lui. Nous étions au désespoir. Dans tout notre groupe, continua Ali ibn Sanad, personne ne se trouvait plus malheureux, ni moins protégé que moi. C'était la mort certaine. On nous fit entrer. Les bourreaux, les verges, les fossoyeurs, tout était là. On appela d'abord l'un des plus respectables amis d'Ahmad ibn Bistâm. On le fouetta et on lui fit signer un billet dont il ne possédait pas le

---

(1) Secrétaire d'Ibn Bistâm, suivit son maître en Egypte.

(2) Seizième Calife abbasside, régna de 295/905 à 320/932.

(3) Ministre du Calife Mu'tamid puis de Mo'tadid, mort en 279/892.

(4) Directeur de la chancellerie sous Mo'tadid, ministre de Muktafi, homme despote et sanguinaire.



montant, j'en étais sûr. Il y avait là cependant, un homme que nous ne connaissions pas. Il nous tournait le dos. Quand on eut fini l'affaire du premier accusé, j'entendis cet inconnu dire à Kasim :

— Accordez-moi la grâce de cet homme.

— Qu'il sache d'abord ce qu'il aurait enduré sans votre intercession, répondit Kasim.

— Il le saura demain, fit l'homme.

— Rendez donc Ali Ibn Sanad, que Dieu maudisse, à son ami Abul Hassan Thabet.

A ces mots, l'inconnu baisa la main de Kasim et retourna à sa place. Grâce à lui j'eus la vie sauve. On me rendit la liberté, je ne subis ni peine, ni confiscation de biens. Quand on me conduisit auprès de lui :

— J'ai vu ton nom figurer sur la liste des condamnés, me dit-il. J'ai intercédé pour toi, car ton père était mon ami.

Je ne pus que le remercier d'avoir agi en ma faveur en souvenir de mon père".

---

## V.—MUHAMMAD AL-GHURI ET UN VOLEUR.

Muhammad ibn Salih Al-Ghuri (1) me dit :

“Je gagnais dans le commerce de quoi faire vivre aisément ma famille. Comme mes affaires se trouvaient dispersées en Haute-Egypte, j'avais quitté Fustat pour faire ma tournée et récupérer mon argent. Nous étions plusieurs voyageurs. A mi-chemin, des brigands nous arrêtaient.

---

(1) Personnage très secondaire vivant à Fustat.

J'étais très inquiet. Apercevant alors un jeune homme de belle apparence, je lui dis :

— Je n'ai sur moi que cette sacoche, Dieu m'est témoin. Voulez-vous me la garder ?

— Où habitez-vous à Fustat ?

— Dans l'une des maisons d'Abbas ibn Walid.

— Comment vous appelez-vous ?

— Muhammad Al-Ghuri.

— Bon. Vous pouvez partir tranquille.

Je tombai ensuite entre les mains de ses camarades qui me dépouillèrent de tous mes habits et de mon linge de corps et s'enfuirent. Je n'avais fait que livrer de plein gré tout l'argent que je portais à l'un des voleurs. Nous rentrâmes à Fustat ruinés. Les autres avaient encore de quoi subsister, moi, je n'avais plus un dirhem. Un jour, comme j'étais assis sur l'escalier de la mosquée, je vis, à la nuit tombante, un homme venir vers moi.

— Mohamed Al-Ghuri habite-t-il par là ? me demanda-t-il.

— C'est moi-même, répondis-je.

Par Dieu, continua le narrateur, je ne pensais pas que cet homme fut mon dépositaire en personne, car je désespérais de recouvrer mon argent.

— Vous m'avez confié un lourde responsabilité, reprit le jeune homme, en me remettant la sacoche que je lui avais remise.

Ma situation s'améliora et je repris goût à la vie.

Or, il y avait un officier de police qui habitait près de nous, appelé Ibn Kara. C'était un homme très influent, avec qui j'étais en relations. J'avais prié le jeune homme de passer la nuit chez moi. Il accepta.

Le lendemain, je me rendis chez mon voisin l'officier et lui racontai l'histoire du jeune homme.



— Arrangez-vous pour me le présenter, fit-il. Je tiendrai compte de ses mérites et me chargerai à votre place de l'en récompenser.

De retour, je rapportai ce discours au jeune homme qui, par Dieu, n'en fut ni troublé, ni ému. Il me suivit chez l'officier qui le reçut favorablement et lui accorda outre un présent en espèces, une place administrative. Il lui adjoignit plusieurs autres hommes et notre jeune homme garda cette place toute sa vie”.

---

## VI.—MASKALA ET MA'N IBN ZAIDA.

Ahmed Ibn Abi Yacoub me dit :

“Je tiens de mon père, d'après mon grand-père Wadih, le récit suivant :

Comme les deux fils d'Al-Mansour, Al-Mahdi et Dja-far Ibn Abi Dja-far (1) se haïssaient, Maskala Ibn Habib en profitait pour les exciter l'un contre l'autre par ses indiscretions auprès de Dja'far.

Ne pouvant ni l'arrêter, ni même l'atteindre, Al-Mahdi une fois Calife, le poursuivit sans trêve. Il s'était juré de le mettre à mort. Maskala se cachait”.

‘ Ne me sentant plus en sécurité, me dit Maskala, je voulus changer de cachette. Je me déguisai donc et sortis. Mais l'un de mes ennemis me reconnut. Il appela de toutes ses forces les chefs des quartiers :

— Arrêtez cet homme, s'écria-t-il. Le Calife le recherche.

Les gardes m'entourèrent de tous côtés. J'étais perdu. Cependant, Ma'n ibn Zaida vint à passer :

---

(1) Gouverneur de Mosul sous le règne de son père Al Mansur. Il fut le père de Zubaïda Rashid.

— O Mon Seigneur ! O Abul Mundhir ! m'écriai-je. Venez à mon secours ! Dieu vous le rendra.

— Lâchez-le, dit-il aux gardes.

— Mais que dire à l'Emir des Croyants, fit mon dénonciateur ?

— Dites qu'il est chez moi, reprit Abul-Mundhir.

Il me fit monter sur un cheval, près de lui, et nous rentrâmes. On servit le déjeuner que je partageai avec lui et ses fils. Le repas terminé on vint lui dire :

— Le messenger de l'Emir des Croyants est arrivé.

Alors, s'adressant à ses fils, il leur dit :

— Vous me devez de ne point livrer Maskala. Il m'a demandé protection.

Et tous de le lui jurer. Il partit donc.

— Tu protèges contre moi Ma'n, fit le Calife en le voyant arriver ?

— Oui, ô Emir des Croyants, répondit-il.

— Et tu oses me dire encore oui !

— O Emir des Croyants ! J'ai tué sous votre règne plus de trente mille ennemis. Ne mériterai-je pas d'en protéger un seul !

— Tu le mérites, en effet. Je te fais grâce de la vie de ton protégé.

— O Emir des Croyants ! Il ne suffit pas d'accorder simplement la vie à quelqu'un, mais il faut, par sa générosité, la rendre aisée.

— Qu'on lui donne mille dinars.

— Il ne convient pas que votre gratification princière soit la même que celle de votre esclave, car c'est exactement la somme que je lui ai remise.

— Qu'on donne au protégé de Ma'n deux mille dinars, fit le Calife.

En rentrant chez moi, j'avais trois mille dinars sur moi et la vie sauve, dit Maskala".



## VII.—LE FILS D'IBN TULUN ET LEUR NEVEU.

Rabi'a Ibn Ahmed Ibn Tulun (1) me dit :

“A la mort de Khumarawaih, son fils Djaish (2) nous arrêta tous les trois, Modar (3), Shaiban (4) et moi. Il nous jeta en prison à Damas.

En revenant en Egypte, il nous ramena et nous enferma dans un appartement de son palais. On nous servait à manger une fois par jour. Comme cet appartement ne comprenait que deux chambres et un portique, nous aimions mieux rester sous le portique. Un beau jour, les domestiques de Djaish vinrent exécuter les ordres de leur maître et enfermèrent Modar dans une chambre de l'appartement. On nous apportait toujours de la nourriture, mais on nous empêchait de la partager avec notre frère.

Modar resta ainsi cinq jours sans manger et ne se plaignait jamais. Puis vinrent trois serviteurs de Djaish.

— Votre frère n'est-il pas mort ? demandèrent-ils.

— Nous ne l'entendons plus bouger.

Sur quoi, ils ouvrirent la porte et le trouvèrent encore vivant. Il voulut se lever, mais il ne le put pas. Les serviteurs s'avancèrent alors vers lui et le tuèrent de trois coups de javelot. C'était la veille d'un vendredi. Quand ils eurent retiré la dépouille de notre

---

(1) Vice-gouverneur d'Alexandrie sous Harun Ibn Khumarawaih, son neveu. Il destitua son neveu, mais il fut vaincu à Embabeh par les troupes de Harun. Arrêté, il mourut dans le supplice en 284/897.

(2) Gouverneur d'Egypte après la mort de son père. Ses généraux se révoltèrent contre lui à cause de ses débauches et le tuèrent neuf mois après son avènement.

(3) L'un des fils d'Ahmed Ibn Tulun, tué dans sa prison par l'ordre de son neveu Djaish.

(4) Gouverna l'Egypte après la mort de son neveu Harun, vaincu par Mohamed Ibn Sulaiman, il fut arrêté et emmené à Bagdad. Avec lui s'éteignit la dynastie des Tulunides.

malheureux frère, ils nous entassèrent, Shaiban et moi, dans cette même pièce. Les deux jours suivants, le vendredi et le samedi, on nous priva de nourriture. Nous étions sûrs de subir le sort de notre frère. Le dimanche, nous entendîmes du bruit. La porte s'ouvrit et on nous adjoignit Djaish. Comme nous lui demandions ce qui lui était arrivé :

— Mon frère Harun (1) a pris le dessus, dit-il, et il vient d'assumer le pouvoir.

— Louange à Dieu qui t'a humilié et privé de ton autorité.

— J'avais bien l'intention de vous faire rejoindre votre frère, dit-il.

On nous apporta de quoi manger. Un messenger vint ensuite nous dire :

— Djaish avait l'intention de vous tuer comme il a tué votre frère. Tuez-le, vengez-vous et regagnez en paix vos demeures.

Des serviteurs que Harun nous avait envoyés, se hâtèrent de le mettre à mort. Nous rentrâmes chez nous, débarrassés pour jamais de notre ennemi”.

---

### VIII.—UN ROI DES INDES ET UN COM-MERÇANT.

Mansour Ibn Ismail, le juriste, me dit :

“Je connaissais un homme qui avait pris la route des Indes, emportant avec lui des marchandises. A son retour, il ramenait une grande quantité de parfums d'une valeur considérable. Il en était heureux.

---

(1) Fut appelé à gouverner l'Égypte après la destitution de Djaish, mais ses oncles se révoltèrent contre lui et le tuèrent.



— Combien avez-vous gagné sur vos marchandises ? lui demandâmes-nous. C'est alors qu'il nous fit le récit suivant :

“Nous avons tous fait naufrage sur la côte des Indes. J'étais moi-même à toute extrémité quand je fus rejeté sur le rivage d'une île. Ses habitants me recueillirent et me présentèrent à leur roi.

— Maintenant que tu as perdu les biens qui étaient étrangers à ta personne, que te reste-t-il comme moyens personnels ?

Je sais écrire et compter, répondis-je.

— Voici ce que je te conseille, reprit-il. Tu apprendras à mon fils à écrire en arabe et à compter. J'espère te dédommager largement de tes pertes.

Il me confia ensuite un enfant doué et gentil qui apprit en peu de temps ce que de plus âgés que lui auraient mis un plus long délai à apprendre.

Considérant que son fils était assez avancé et mes efforts dignes de récompense, le roi m'envoya en présent une génisse. Le messenger me demanda s'il pouvait la confier en mon nom à un vacher. Je le lui permis, mais je dédaignai profondément le roi de cette île, si puissant qu'il fût. Quelques temps après, le vacher vint me dire que la génisse était morte. Toute la cour me fit des condoléances. Mon élève faisait toujours des progrès et le roi m'envoya encore une génisse que je donnai au vacher. Celui-ci vint bientôt m'annoncer que la génisse était pleine et quand elle fut à terme, elle mit bas son veau. Toute la cour m'en félicita chaleureusement. Le roi réunit son conseil. On exposa devant lui les cadeaux que vous voyez ici et, prenant la parole, le roi me dit :

— Tu as été précepteur de mon fils. Je n'ai pas oublié mes obligations envers toi. La première génisse que je t'avais envoyée n'avait pas à mes yeux une valeur spéciale. Je voulais être fixé sur ton sort.

Je t'aurais fait don de toutes mes richesses que tu les aurais perdues si la malchance s'attachait encore à tes pas. La vache mourut et j'ai su que la malchance te poursuivait encore. J'ai éprouvé ton sort en te donnant la seconde et je m'étais réjoui en sachant qu'elle était devenue pleine. J'attendais qu'elle eût mis bas son veau et, le voyant normal et bien portant, j'en ai tiré un bon augure. Voici donc ce que j'avais gardé pour toi. Les parfums qu'il me donna valaient au moins vingt mille dinars. Je m'embarquai pour l'Arabie où l'on estime ce que je portais à un prix beaucoup plus élevé". Et Mansour de conclure :

“La vie d'abord besogneuse et instable de cet homme s'écoula depuis lors dans l'aisance et la prospérité”.

---

#### IX.—AL FADL IBN YAHYA ET UN SYRIEN.

Abu Mohamed Yahya ibn Al-Fadl me dit :

“Au moment où les Barmékides avaient encouru la disgrâce du Calife Al-Rashid, un secrétaire de Fadl Ibn Yahya (1) vint se réfugier auprès de mon père. Comme ses larmes étaient intarissables et qu'on n'arrivait pas à le raisonner, mon père lui dit :

— Puisse Dieu avoir pitié de toi et te dédommager de cette perte.

— Dieu m'est témoin, reprit cet homme, que ce ne sont pas mes propres intérêts que je regrette, mais la noblesse et la dignité de ces grands hommes. Pas plus longtemps que vendredi dernier, il arriva à mon maître une chose inouïe.

---

(1) Frère de lait du Calife Harun Al-Rashid qui le nomma gouverneur du Khorasan, connu pour sa générosité et sa vaste culture. Al-Rashid le jeta en prison quand il disgrâcia les Barmakides.



— Nos visiteurs sont très nombreux aujourd'hui, me dit-il. Va voir combien sont ceux que nous avons gratifiés et combien nous restent encore à satisfaire. Relève les noms de ces derniers, mais garde-toi de me soumettre celui d'un Syrien (1).

C'est que Fadl était un peu sectaire, reprit le secrétaire. En revenant de les compter, je trouvai qu'ils étaient trente-quatre à attendre. Un Syrien se présenta. C'était un homme affable et bien élevé. Comme je lui opposais les ordres reçus, il me dit :

— Frère, fais semblant de le faire par erreur, et tâche de glisser mon nom au milieu des autres.

Je le fis. Mais passant en revue les noms des solliciteurs :

— Ne t'avais-je pas dit de n'inscrire aucun Syrien sur cette liste ?

— Mais où est le Syrien ? demandai-je.

Il mit, pardieu, le doigt sous le nom de l'individu, l'entoura d'un cercle. Puis il parapha en face de tous les autres noms, laissant en blanc celui du Syrien. Chacun d'eux fut inscrit pour une somme qui n'était pas inférieure à cent dinars. Il m'ordonna de procurer l'argent voulu et de le distribuer. Comme je distribuais les gratifications, le Syrien vint me trouver. Je lui montrai que son nom n'était suivi d'aucun chiffre et le mis au courant de l'affaire.

— Le sort en a décidé ainsi, dit-il. En tous les cas, je vous remercie de vos soins. Dieu vous le rendra.

Et il se retira.

L'état de cet homme m'attristait d'autant plus que les autres s'en allaient tous comblés.

---

) Les Barmékides étaient chiites et poursuivaient partout où ils les trouvaient les partisans des Ommayyades, ennemis déclarés des Abbassides. A noter cette animosité de race entre Persans et Syriens qui amena la ruine de l'Empire Arabe.

Comme j'étais chez moi, vers minuit, Fadl Ibn Yahya m'envoya chercher.

— Rentré maintenant pour me coucher, me dit-il, je me suis rappelé nos visiteurs et ce que j'ai souscrit à chacun d'eux. J'en étais d'abord satisfait. Mais je jugeai odieux d'avoir exclu ce malheureux Syrien. C'est un sérieux accroc à ma générosité habituelle. Tu lui donneras donc une somme égale à celle que tu as distribuée à tous les autres.

— Seigneur, lui répondis-je, nos visiteurs ont touché quinze mille dinars. Mille suffiraient à cet homme.

— Mille dinars, par Dieu, ne peuvent le consoler de s'être vu exclu du nombre de ceux qui ont eu part à mes dons. Va lui donner les quinze mille dinars et ne me blâme pas, car il vaut mieux avoir tort dans le bien qu'avoir raison dans le mal. Sache aussi que les hommes ne se souviennent pas d'une générosité médiocre. Pour impressionner, la générosité doit être illimitée et celui qui recherche les éloges doit profiter de l'occasion et ne rien différer".

Quand le secrétaire de Fadl arriva à ce point de son récit, mon père fondit en larmes à un point qui me troubla, dit Abu Mohamed.

— Ils ne savent pas ce qu'ils ont perdu par la mort de cet homme, dit mon père.

Et le secrétaire de reprendre :

“En quittant Fadl Ibn Yahya, j'envoyai les messagers de part et d'autre à la recherche du Syrien. Il arriva. Sa tristesse l'avait fort amaigri en un seul jour. Je lui racontai tout. Il rendit grâce à Dieu, le bénit, nous remercia tous, prit l'argent et partit grandement satisfait".

---



## X.— LE PÈRE DE L'AUTEUR ET IBN MUDABBIR.

Mon père Yusuf Ibn Ibrahim me dit :

“Ahmad Ibn Mohamed ibn Mudabbir ne devait pas oublier des services que je lui avais rendus. Mais, sitôt qu'il fut venu en Egypte comme intendant des finances et qu'il eût vu le train de vie que je menais, il me crut propriétaire d'une fortune considérable, me harcela de ses réclamations et exigea l'arriéré de baux que je n'avais pas payés après les années de mauvaise récolte. Croyant que je le trompais, il ne voulait point entendre raison, trouvait toutes mes excuses inadmissibles et finit par me jeter en prison comme plusieurs autres fermiers.

Un huissier appelé Fadl venait tous les jours sur l'ordre de son maître fixer à chacun les redevances qu'il devait payer le lendemain et recevoir les sommes à rembourser. Si on se plaignait, on était passible de corvées ou autres mesures terribles.

Je vendis jusqu'aux nattes de ma maison pour satisfaire aux insistances d'Ibn Mudabbir. Je mis l'immeuble même en vente, mais Ibn Mudabbir m'empêcha de le faire par égard pour ma famille, prétendait-il. Toutefois, mon secrétaire vint me dire :

— C'est bien difficilement que nous parvenons à te trouver de quoi te nourrir, que sera-ce s'il faut payer des redevances ?

Ce jour là précisément, Fadl ne vint pas le matin comme d'habitude pour fixer les sommes demandées et toucher le montant de celles qu'il avait fixées la veille.

A midi, après la prière, Ibn Mudabbir m'envoyait un billet avec ces mots :

— Abul Hassan, que Dieu te soit en aide, tu cherches à te soustraire au paiement de tes dettes qui s'élè-

vent à dix-sept mille dinars. Nous t'avons épargné jusqu'à présent toute mesure humiliante. Si tu ne cesses d'alléguer tes vains prétextes nous te livrerons à Abul Fawaris Mozahem ibn Khaqan (1) que Dieu protège. Ses garnisaires te forceront à payer et ce sera de ta faute.

Je lui répondis à l'instant par un autre billet où je lui disais :

— Je ne possède pas autant de grains de blé que vous ne me demandez de pièces d'or, autrement j'aurais cherché à éviter ce désastre. Si mon seigneur prend en égard notre ancienne amitié, il m'épargnera cette honte qui déshonorerait ma famille et je vous considère capable de cette générosité. Si, au contraire, vous me livrez à l'homme dont vous parlez, je n'aurai plus qu'à demander à Dieu son assistance qu'on n'a jamais implorée en vain.

Un moment après, le messager d'Ibn Mudabbir retourna avec un billet cacheté. Il me présenta une monture et me conduisit chez Mozahem. Celui-ci lut le billet et me fit appeler. Son secrétaire, un certain Al-Marwazi (2) se trouvait là. Mozahem me reconnut. Je ne pouvais en faire autant. Son père habitait notre ruelle quand nous étions à Samarra et ma belle-mère l'avait élevé lorsqu'elle était au service d'Umm Mohammed, la fille du Calife Al-Rashid. Moi, je ne savais rien de tout cela.

— As-tu été le secrétaire d'Ibrahim Ibn Al-Mahdi ? me demanda Mozahem.

— Oui, répondis-je, que Dieu Protège l'Emir.

---

(1) Il vint en Egypte au secours d'Ibn Dinar en 245/859. Quand le Calife Al Muntasir rappela Yazid Ibn Dinar Gouverneur de l'Egypte, il le fit remplacer par Mozahem ibn Khaqan en 254/868.

(2) Probablement Abu Dja'far Al-Marwazi, que l'on retrouve comme secrétaire d'Ahmed Ibn Tulun.

Je te voyais souvent dans notre ruelle quand j'étais petit. Sais-tu qu'Ibn Mudabbir ne me demande pas de hâter les paiements qu'il te réclame, mais il voudrait te faire mourir par la torture. J'ai accepté cette responsabilité auprès de toi, mais je ferai savoir à l'Emir des Croyants ton incapacité à payer et la misère dans laquelle tu vis. S'il refuse de m'accorder la faveur de te remettre tes dettes, je lui demanderai de répartir la somme demandée en quittances mensuelles et nous nous cotiserons, les gens de ma maison et moi pour les lui payer.

Puis il se retourna vers Al-Marwazi et lui dit :

— C'est presque un parent, la mère de sa femme m'a élevé. Je lui ferai gérer mes biens qui sont en Egypte. Il n'empiètera pas du reste sur tes droits.

Mozahem prit le sceau qui lui servait à cacheter ses lettres, me le donna et me demanda des nouvelles de sa vieille nourrice.

— Elle est toujours chez moi, lui-dis-je.

Je rentrai donc et ce fut Ibn Mudabbir lui-même qui vint le premier me féliciter de la faveur que j'avais obtenue d'Abul-Fawarès.

Grâce à mon nouveau protecteur, je réussis à recouvrer ma fortune".

---

## XI.—LE GÉOMÈTRE IBN AL A'DJAMI ET LES FILS DE MUSA.

Abu Kamel Shodja 'Ibn Aslan (1), le mathématicien me dit :

---

(2) Dit Abul-Tayib, astronome célèbre, vécut sous le règne d'Al-Ma'moun, inventa plusieurs instruments d'astronomie. Il eut avec les fils de Musa Ibn Shakir, l'astronome, des controverses sur plusieurs questions d'ordre scientifique.



“Ibrahim Ibn Al-A’djami était un ingénieur nécessaire et fort misérable. Comme il avait fait la démonstration d’une certaine figure de géométrie, il s’empressa de le faire parvenir au Calife Al-Ma’moun.

Sanad Ibn Ali (1) me dit à ce propos :

“Le Calife Al-Ma’moun s’étant renseigné auprès des deux frères Mohamed et Ahmed (2), les deux fils de l’astronome, Musa Ibn Shakir, sur les aptitudes d’Ibrahim ibn Al-Adjami :

— Elles sont bien faibles et tout à fait ordinaires, lui dirent ceux-ci.

— Mande-moi Ibrahim Ibn Al-Adjami, dit cependant le Calife à Sindi Ibn Shahik (3). En présence du Calife, l’homme resta interdit et ne prononça pas un mot. Les deux frères s’étaient réjouis de le voir ainsi troublé et s’adressant au Calife, ils lui dirent :

— Nous savions bien que cet homme ne pouvait pas être de ceux que l’on présente à la Cour et nous avons bien prévenu l’Emir des Croyants !

Et Sanad Ibn Ali d’intervenir :

— O Emir des Croyants, dit-il. Si vous ne nous aviez point encouragés par vos entretiens à nous adresser à vous, nous nous serions trouvés aussi interdits que l’est à présent Ibrahim. Ces hommes l’ont attaqué sur sa compétence en géométrie, mais moi je certifie qu’il a été mon professeur en géométrie.

Le Calife engagea Ibrahim à son service et lui accorda une pension congruente”.

---

(1) Dit Abu Kamil, savant mathématicien né en Egypte.

(2) Célèbres pour leur vaste culture, mathématiciens, astronomes et musiciens de très grande valeur. Ils ont été les premiers à évaluer la circonférence du globe.

(3) Client du Calife Al-Mansur, joua un rôle décisif dans le massacre des Barmékides, car c’est à lui que le Calife Al-Rashid confia ses projets et il fut le premier à les exécuter. En 193/809, il fit prêter serment de fidélité à toute l’armée pour le Calife Al-Amine.

— Quand as-tu appris la géométrie ? demandai-je à Sanad.

— Il me coûtait de voir cet homme dans l'embarras. Je voulais en contredisant les fils de Shakir lui épargner la honte dont ils voulaient le couvrir”.

Ibrahim Ibn Al-A'djami vécut depuis dans une aisance et une prospérité qu'il n'avait jamais connues”.

---

## XII.— MOHAMED ET AHMED LES FILS DE MUSA ET SANAD IBN 'ALI.

Abu Kamel Shodja ibn Aslam me dit encore :

“Muhammad et Ahmed, les deux fils de Shakir cherchaient par leurs intrigues à perdre tous les hommes d'élite que l'on présentait au Calife Al-Mutawakkil, aussi leur première démarche fut-elle de se débarrasser de Sanad ibn 'Ali en l'exilant à Bagdad pour l'éloigner de Mutawakkil. Peu de temps après, Kindi (1) tomba dans un piège qu'ils lui avaient tendu, ce qui lui valut d'être condamné aux verges. Ils envoyèrent chez lui des individus pour transporter ses livres qu'ils mirent dans un réduit qu'ils appelèrent la Bibliothèque Kindieh. Leur exploit leur fut facilité par le mépris qu'avait Mutawakkil pour les appareils astronomiques.

Le Calife s'étant adressé aux deux frères pour creuser le canal appelé depuis Al-Dja'fari, ils confièrent les travaux à un certain Ahmed Ibn Kothaiyral-

---

(1) Yacub Ibn Al-Sabah Ibn 'Imran Ibn Ismail, naquit à Basra puis se rendit à Bagdad où il fit ses études et devint célèbre. Il composa trois cents ouvrages dans la médecine, la rhétorique, la philosophie, la musique, les belles-lettres, la géométrie et l'astronomie. Il fut disgrâcié par Mutawakkil, mais il acquit un grand prestige auprès de M'amun et de Mo'tasim. La plupart de ses livres ont été traduits en latin. Il mourut en 260/873.

Farghani (1), celui-là même qui avait construit le nouveau nilomètre. Ses connaissances théoriques étaient supérieures au succès qu'il trouva dans la pratique, il n'acheva jamais un ouvrage. Quand il eut creusé le canal, l'eau s'accumula à l'ouverture car le niveau de cette partie était plus bas que le reste. Les deux frères Shakir essayèrent en vain de tenir la chose secrète. Mais on avait tout rapporté à Mutawakkil qui les manda. Il fit venir Sanad Ibn 'Ali de Bagdad. Quand les deux frères apprirent cette dernière nouvelle, ils se crurent perdus.

Le Calife s'adressant à Sanad lui dit en présence des deux frères :

— Ces malfaiteurs ne t'ont pas épargné la plus noire calomnie. De plus, ils m'ont fait perdre une somme considérable dans l'entreprise de ce canal. Si les accusations que l'on a imputées à ces deux-là sont fondées, ils seront crucifiés sur le bord du canal. Je l'ai juré.

Les deux frères avaient tout vu et tout entendu. Sanad se retira et tous les deux le suivirent.

C'est alors que s'adressant à Sanad, Muhammad ibn Musa lui dit :

— O Abu Ahmad ! La puissance de l'homme bien né efface sa haine. Venez donc à notre secours, nous vous confions notre bien le plus précieux, nos vies. Nous avons été de mauvaise foi, nous vous l'avouons. Mais nous espérons le pardon dû à cet aveu. Sauvez-nous de la manière qui vous plaira.

— Vous savez bien, leur dit Sanad, l'inimitié qui me sépare de Kindi. Mais le droit est plus fort que tout. Etait-ce juste et élégant de lui prendre ses livres ?

---

(1) Un des astrologues que le Calife Ma'mun aimait consulter. Il composa plusieurs ouvrages d'astronomie.



Tant que vous ne les lui rendrez pas, je ne dirai de vous aucun bien.

Muhammad Ibn Shakir lui promit d'exécuter cet ordre et quand il eut remis tous les livres à Kindi, il présenta le reçu que celui-ci donna à Sanad ibn Ali.

— Je vous suis doublement redevable, dit Sanad aux deux frères, d'abord en rendant à Kindi ses livres, puis en vous fiant à ma discrétion. Maintenant rassurez-vous, on ne s'apercevra de rien tant que durera la crue du Tigre, c'est à dire pendant quatre mois. Les astrologues disent que le Calife mourra avant. Si cette prédiction se réalise, nous serons sauvés, sinon nous serons condamnés tous les trois.

Les deux frères remercièrent Sanad de sa générosité et lui gardèrent le secret. Ils lui vouèrent depuis une profonde reconnaissance.

Sanad ibn Ali, de retour chez le Calife disculpa les deux frères. La crue venue, l'eau combla tout le canal. Deux mois plus tard, Mutawakkil mourut assassiné et les trois amis eurent la vie sauve après avoir longtemps vécu dans l'angoisse".

---

### XIII.— LE SIÈGE DE LA CRÈTE (1) ET LA VERTU DE LA FOI.

Al-Hassan Ibn Moslem, le Crétois, avait plus de cent ans quand je le connus. A cet âge avancé, il jouissait encore d'une grande lucidité d'esprit et ne souffrait d'aucune infirmité. C'est de lui que je tiens ce récit :

---

(1) Rappelons que les Arabes avaient occupé cette île en 673, mais ce ne fut qu'en 825 que les musulmans s'y étaient fixés. Ils se maintinrent 135 ans dans leur nouvelle conquête, c'est à dire jusqu'en 961.

“Nous avons continué notre pression sur les Grecs, nous dit-il, et leur avons causé bien des pertes, au point que leur roi conçut pour nous une haine atroce. Il jura de détruire la Crète, même s’il devait y perdre toutes ses richesses. Il fit sortir de sa retraite un moine très estimé et connu pour sa grande piété pour le mettre à la tête de son armée. Jamais un si grand nombre d’hommes n’avait assiégé la Crète. Nous avons fermé les portes de la forteresse. Les Grecs débarquèrent ; dressèrent leur camp en dehors des remparts, et firent main basse sur toutes les provisions qui se trouvaient dans la banlieue. Etroitement assiégés, les Crétois ne trouvaient plus rien à manger. Les denrées devenues rares atteignirent des prix exorbitants. La famine sévissait partout. On mangea jusqu’aux charognes. Quand les Crétois furent sur le point de capituler, un vieillard leur dit :

— Puissants ou faibles, vous n’avez essuyé que des échecs. Je vais vous donner un conseil qui vous tirera sûrement d’embarras si vous le suivez.

Comme on lui demandait de s’expliquer, il reprit :

— Demandez pardon à Dieu des péchés que le bien-être et la vie paisible ont fait naître dans vos cœurs et que ce soit avec la loyauté de ceux qui mettent en lui leur unique espérance. Réunissez les enfants, les hommes et les femmes en groupes séparés

Quand on eut exécuté cet ordre :

— Maintenant, priez Dieu avec ferveur, leur dit-il

Et tous de s’adresser à Dieu en une seule et même prière

Le vieil homme pleura, la plupart des assistants aussi, puis il reprit :

— Recommencez et ne pensez pas à autre chose. Les prières s’élevèrent bien plus ardentes encore, une deuxième et une troisième fois.

— Regardez par-dessus les remparts, Dieu vous a sans doute ménagé une issue, dit le même homme.

Je m'étais donc rendu sur le haut des remparts avec quelques-uns de mes compagnons pour voir ce qui se passait au dehors, dit Al-Hassan Ibn Moslem. Les Grecs avaient levé le siège et s'embarquaient pour leur pays. Comme nous cherchions à en savoir la raison :

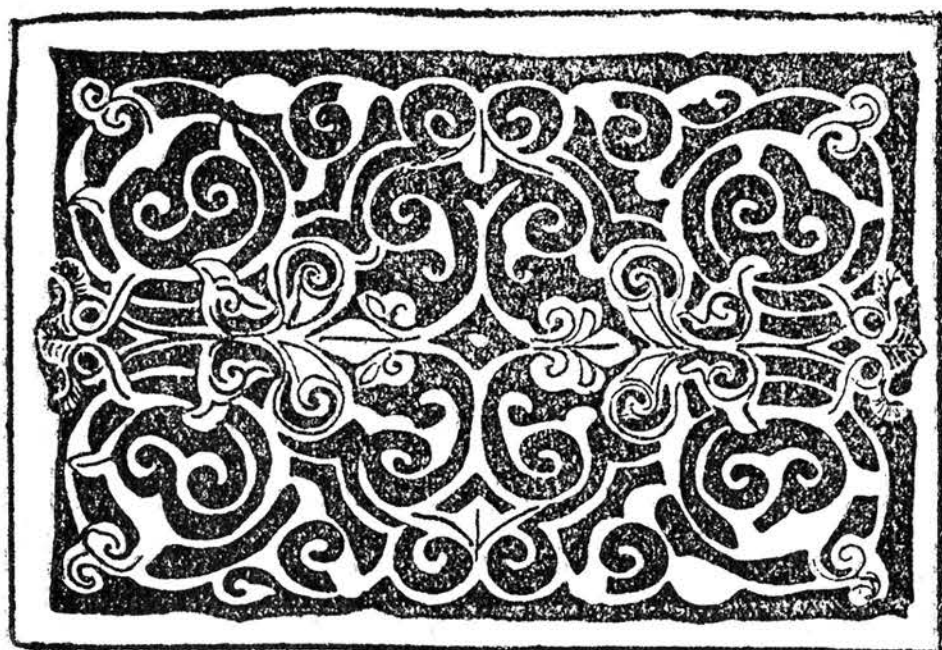
— Le Commandant jouissait d'une parfaite santé jusqu'ici, nous dirent les retardataires. Mais en entendant le vacarme que vous avez fait dans la ville, il mit la main sur son cœur, eut un râle, et tomba raide mort en disant : "Mon cœur ! mon cœur !"

Les Grecs partis, nous abandonnâmes aussitôt la forteresse pour nous emparer du blé et de l'orge qui se trouvaient dans le camp ennemi, et dont la quantité suffisait à l'approvisionnement de toute la Crète. Nous étions sauvés sans combat"

IBN AD-DAYA

*Traduction et notes de*

PAULINE GUIRGUIS







## Le Centenaire de Mohamed Ali

L'Égypte a célébré durant la semaine allant du samedi 19 Novembre au Samedi 26, le centenaire de la mort de Mohamed Ali, le fondateur de l'Égypte Indépendante et de la dynastie actuelle.

On sait comment cet officier albanais, né à Cavalla, est parti pour l'Égypte en 1788. Le pays était alors livré au despotisme des gouverneurs turcs et de leurs lieutenants qui opprimaient le pays sans faire aucun effort pour le développer ou pour l'orienter du côté de la civilisation. Le peuple égyptien, fatigué du joug turc et qui avait reçu par l'intermédiaire des soldats de Bonaparte quelque chose du souffle de la Révolution Française, avait entendu son appel aux peuples : se libérer du joug des tyrannies étrangères, proclamer le principe des nationalités, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. La Révolution avait aussi envoyé avec Bonaparte et ses soldats, des savants et des artistes et les habitants d'Égypte avaient pu confusément sentir tout ce que la domination ottomane déjà en décomposition, et qui même aux plus belles époques n'avait brillé que par ses vertus militaires, l'empêchait de connaître, pour lui permettre d'avancer à son tour sur le chemin de la civilisation.

La réussite prestigieuse de Mohamed Ali ne s'expliquerait pas si l'on sous-estimait la puissance de ces deux tendances qui animaient sourdement la population, pour qui la domination des pachas et des beys turcs était non seulement haïssable par son injustice

et son mépris des "fellahs" mais représentait désormais l'obstacle qu'il s'agissait de renverser pour accéder à la liberté et à la possibilité de marcher vers le progrès à l'exemple et avec l'aide des nations amies d'Europe.

C'est précisément à cette double tendance populaire que Mohamed Ali a permis de se réaliser par son génie personnel, par ses qualités innées d'administrateur et de soldat, par son instinct étonnant des besoins du pays. Mais cet instinct, lui-même savait où il puisait sa force et sa sûreté puisqu'il a fait graver sur le mur de l'entrée de la salle d'audience du Palais Gawhara, à la Citadelle, ces mots : "Je n'ai réussi ce que j'ai entrepris que par la volonté de mon peuple et sa foi en moi".

Certes, en un sens, Mohamed Ali était lui-même un étranger, encore que sujet ottoman et musulman, il était légalement chez lui en Égypte, comme autrefois un citoyen romain natif de l'Espagne était chez lui en Sicile ou en Grèce. Mais bien plus fortement que par les hasards de la naissance et les incertitudes de la race, Mohamed Ali se choisit Égyptien et les Égyptiens se reconnurent en lui. Il est d'ailleurs dans l'ordre des choses qu'un homme arrivant du dehors mais ayant la puissance nécessaire d'imagination et de conception ait pu réaliser mieux que les autochtones, plongés depuis toujours dans le milieu du servage, tous ce que l'Égypte signifiait, l'entité qu'elle pouvait représenter, les destins qui, dans tous les domaines, pouvaient être les siens. Et le peuple égyptien avait besoin d'un officier formé par ses maîtres, leur égal par la science militaire, leur supérieur par ses qualités personnelles et qui avait su se signaler à l'attention publique par sa bienveillance envers les habitants du pays, sa justice, sa simplicité. Quoi d'étonnant dès lors si le 14 Mai 1805, les principaux représentants

du pays, ayant à leur tête le Nakib Al-Achraf El Sa-yed Omar Makram se rendirent chez Mohamed Ali et lui déclarèrent qu'ils ne voulaient plus être gouvernés par le Wali nommé par la Sublime Porte et qu'ils le choisissaient lui, comme chef : "Nous voulons, dirent-ils, que vous soyez notre Gouverneur suivant les lois, parce que nous savons que vous aimez le bien". Mohamed Ali n'hésita pas devant le destin. Comme Bonaparte quelques années plus tôt, il se lança dans l'aventure, il franchit le Rubicon et ce n'était pas peu de chose pour un jeune officier que d'entrer en rébellion contre l'immense Empire Ottoman qui disposait au Caire même et en Égypte de troupes bien disciplinées, commandées par d'excellents officiers et dotées d'un armement supérieur. Ayant accepté, il fut revêtu des insignes du commandement aux acclamations du peuple.

On sait la suite. Après une période de luttes sanglantes qui fut marquée notamment par l'expédition infructueuse des troupes anglaises en faveur du Sultan de Turquie pour soutenir les Mamelouks sous le commandement de Elfi Bey, Mohamed Ali put enfin gouverner l'Égypte.

C'est à partir de cette date et dans son œuvre de paix qu'il se révèle réellement un homme supérieur. Car, de militaires qui se révoltent contre l'autorité centrale d'un vaste empire en profitant du mécontentement local et de la longueur des communications, l'histoire, et spécialement l'histoire de l'Orient est remplie. On pourrait même dire que c'est le cas normal. Aucun de ces ambitieux cependant n'a fait œuvre durable et l'histoire n'enregistre même pas leur nom.

Mais parce que Mohamed Ali avait senti les besoins profonds qui s'éveillaient dans le peuple d'Égypte



et qu'il avait compris que le meilleur moyen de servir ses ambitions personnelles de manière durable consistait précisément à travailler à leur réalisation, il a pu accomplir son rêve et devenir monarque d'un pays indépendant en fait et fondateur d'une dynastie héréditaire reconnue par les Puissances.

Une fois réalisée cette indépendance effective de la domination turque et cet obstacle aux contacts avec l'Europe abattu, Mohamed Ali travailla sans relâche au second désir du peuple : s'engager sur le chemin du progrès, en s'éclairant des lumières de la civilisation européenne et en s'appuyant sur la sympathie des Puissances qui s'étaient montrées les amies de l'Égypte au moment de sa lutte contre la Turquie, notamment de la France.

Mohamed Ali se tourna tout naturellement vers la France à qui il demanda des capitaines et des savants, des artistes et des professeurs. C'est par l'ampleur de son œuvre de culture, par la compréhension exacte des nécessités fondamentales du progrès de l'Égypte, par le travail en profondeur pour l'avenir, l'orientation générale tournée vers la civilisation moderne, que l'œuvre de Mohamed Ali est grande.

Et c'est pourquoi, pour commémorer le centenaire de sa mort, une série d'institutions culturelles ont été fondées ou inaugurées, dont la plus importante, sera sans doute l'Université Mohamed Ali à Assiout.

Tous ceux qui aiment la Culture française en Egypte ne peuvent que s'associer de grand cœur à la commémoration de l'homme dont la clairvoyance a mis l'Égypte sur le chemin d'une Renaissance intellectuelle dont on peut contempler déjà les premiers fruits.

## *l'exposition Égypte-France*

**N**ous avons à Paris, cet automne, une maison égyptienne. On voit, affichée sur tous les murs et dans toutes les boutiques, l'effigie d'Akhénaton qui sert d'enseigne à l'Exposition du Pavillon de Marsan. — (Le-Pharaon schismatique fait par ailleurs l'objet d'une belle étude de Daniel - Rops dans *Ecclesia*). — Il va de soi que toute la presse parisienne consacre à l'Égypte des articles inspirés par la plus vive sympathie. *Le Monde* remarque que l'Égypte est devenue "un trait d'union entre le monde occidental et le monde asiatique" et constate que "les relations artistiques entre la France et l'Égypte sont la conclusion d'un ensemble ordonné", tandis que *le Figaro Littéraire* parle d'un mariage où "l'Égypte apporte en dot soixante siècles d'Histoire" et où la France "fait figure de Prince Charmant éveillant la belle Isis au Désert dormant".

La Manifestation du Pavillon de Marsan a donc été couronnée du plus légitime succès. Sans doute une telle réussite n'aurait-elle pas été possible si l'Égypte n'avait rencontré, du côté français, l'appui du Département des Relations Culturelles que dirige avec autant de clairvoyance que d'autorité M. Louis Joxe, et où l'on compte des amis éprouvés de l'Égypte comme MM. Roger Sydoux, Jean Marx et Philippe Erlanger.

Si, parmi les vicissitudes de l'après-guerre, les relations franco-égyptiennes ont pu devenir aussi cordiales, nous le devons d'abord à Saroit bey, ambassadeur d'Égypte à Paris, dont la société parisienne ne pouvait manquer d'apprécier la distinction, la culture, la courtoisie et le charme. Nous le devons également à M. Gilbert Arvengas, dont le transfert au Brésil suscite en Égypte d'unanimes regrets. Nous le

*...impressions retrospectives*

devons enfin aux nombreuses notabilités franco-égyptiennes que nous avons été heureux de retrouver dans le cadre historique de l'Exposition. Au premier rang de ces personnalités il faut nommer M. François Charles-Roux, que ses importants travaux historiques qualifient tout particulièrement au rôle de Président du Comité France-Égypte. (Et l'on sait que l'initiative de l'Exposition revient à cette association). Ajoutons que, du côté officiel, nous avons la chance de voir les affaires d'Égypte au Quai d'Orsay confiées au vieil ami de notre pays qu'est Roland de Margerie, directeur d'Afrique - Levant. Si l'éloge de ce diplomate n'est plus à faire, on ne saurait oublier qu'il est grandement aidé dans sa tâche par Madame de Margerie, qui n'est pas seulement l'amie de tous les poètes et de tous les artistes, mais qui a toujours manifesté pour l'art pharaonique de Tel-el-Amarna une prédilection militante.

\*  
\* \*

Parmi tous les artistes français qui ont travaillé en Égypte, il n'en est guère dont l'œuvre présente plus d'affinités avec l'art égyptien que la statuaire de Simone Marye. J'ai tout particulièrement admiré le poisson, la poule et le coq qui parviennent de la collection de la Princesse de Bassiano, ainsi que la grande tête de Nègre soudanais, d'une facture large et d'une noblesse vraiment hiératique. Le mérite d'avoir découvert Simone Marye revient, on le sait, au poète St. John Perse — qui n'est autre qu'Alexis Léger, ancien Directeur Général du Ministère des Affaires Étrangères ; et c'est Léger qui révéla l'œuvre de Simone Marye à Gide. Or Gide a dit qu'il retrouvait la grave beauté de l'Orient dans les sculptures de Marye, "non point la gravité douloureuse de Michel-Ange, qui prête à ses esclaves un tourment de Titan vaincu, mais



une gravité souriante, insoucieuse de l'esclavage, où sommeillent toutes les gourmandises et tous les appétits primitifs".

\*  
\* \*

Les trésors exposés temporairement au Musée des Arts Décoratifs ne devraient pas nous faire négliger les autres "merveilles d'Égypte" dont regorgent les collections parisiennes.

Et d'abord, ne l'oublions pas, tout Paris s'ordonne autour d'un monolythe égyptien, l'Obélisque de Louxor, offert à Louis-Philippe par le grand Mohamed-Aly. Et c'est le *Scribe accroupi* qui trône au cœur des galeries d'antiquités du Louvre, tandis que, parmi les trésors islamiques, sous le dôme de l'Horloge, resplendit l'aiguière en cristal de roche d'un des sultans fatimites du Caire. Mais ce ne sont pas là les seuls monuments égyptiens de Paris. On peut voir rue de Sèvres, près de l'Hopital Laennec, une fontaine représentant un porteur d'eau du temps des Ramsès ; et l'on sait que l'entrée de l'Hôtel de Beauharnais—aujourd'hui siège des Relations Culturelles, 81 rue de Lille — est décorée de Pylônes et de bas-reliefs de style pharaonique.

D'autre part, si nous pénétrons par un passage souterrain, sous le guichet du Pont des Arts, et si nous gagnons les *Salles Égyptiennes*, nous pourrions y admirer, dans toute sa pureté, un chef d'œuvre de l'art pharaonique : c'est l'étonnante *Stèle du Roi Serpent*, sobre et puissant relief. Plus loin, le *grand Sphinx de Tanit*, dans l'ombre d'une crypte voûtée, apparaît hallucinant, tandis que le *Zodiaque circulaire de Dendérah*, encasté dans le plafond, répond à sa destination primitive. Un éclairage ingénieux met en valeur les détails de la décoration intérieure du Mastaba, la lumière rasant la surface du modelé. *Le Scribe accroupi* et la

*Porteuse de pain*, statuette gracile, évoquent la vie quotidienne inchangée de notre vieille Égypte. Les galeries suivantes permettent de juger de l'effort accompli par l'Institut Français du Caire au cours des fouilles de Médamoud. Les Salles Égyptiennes sont continuées par les Salles Coptes ; on y admire ces étonnants bas-reliefs et ces chapiteaux de Bouit qui remontent au IIe. siècle après Jésus-Christ, et dans lesquels on a pu voir l'origine de la décoration romane. Il y a là un *Horus tuant le dragon*, préfigure de St. Georges. Et certaines frises de bois sculpté font déjà pressentir l'arabesque musulmane.

Dès lors, un fait s'impose à l'esprit : si la vie est la persistance, à travers le changement, de quelque chose qui ne change pas, l'Égypte n'a jamais tout à fait cessé d'être vivante. Sous tant d'éléments disparates, parmi tant d'apports étrangers, un mouvement continu vient à nous, qui fait que les fellahs sont encore aujourd'hui les héritiers des anciens peuples de Ménès et d'Akhénaton. Dans le mélange d'idées dont ils vivent, cette part originelle n'est pas négligeable. On la retrouverait dans les légendes populaires, les chansons du folklore, les dictions, les superstitions, le culte que l'on rend aux saints locaux, dont aux mêmes emplacements, les noms seuls ont changé.

\*  
\* \*

Si l'exposition ne prétend pas nous révéler des chef-d'œuvres inconnus, elle entend du moins rappeler aux Français les fastes d'une civilisation à laquelle ils s'intéressent depuis plus de cent-cinquante ans ; elle entend aussi, selon le mot de Mahmoud Khalil bey, rappeler aux Égyptiens "les travaux assidus d'une nation qui n'a pas cessé de diriger vers notre passé ses regards fervents, tout en s'associant à nos espérances d'avenir".

La prépondérance sur les esprits et sur les cœurs, n'est-ce pas là, comme on l'a dit, la véritable mission de la France ? En illustrant à la fois la renaissance de la vallée du Nil et la part que la France a prise à ce réveil prestigieux d'un des plus vieux peuples de l'Histoire, puisse l'Exposition Egypte-France contribuer à raffermir encore les liens nombreux qui ne cessent de se nouer et de se renouer entre les deux pays.

GEORGES CATTANI





# LIVRES D'ÉGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

R. A. SCHWALLER DE LUBICZ : *Le Temple dans l'Homme.*

**L**e livre que vient de publier au Caire M. de Lubicz, amateur éclairé qui vit depuis des années à Louxor, se donne dès les premières pages pour un événement capital dans l'histoire de l'égyptologie. Les prétentions de l'auteur sont immenses. Non seulement il estime que jusqu'aujourd'hui "l'Égypte pharaonique reste inconnue en ce qui concerne sa science véritable, son éventuelle connaissance psycho-spirituelle et sa mentalité philosophique" (p.1), mais que, sans ces connaissances à l'arrière plan, il est impossible d'interpréter correctement la figuration et même l'architecture des anciens Égyptiens : "Les textes funéraires développent le mythe transcrit en images ; or le sens profond de ces figurations n'a pas pu être traduit en langage compréhensible. Il manque le lien philosophique des données accumulées" (p.1). D'après M. de Lubicz toutes les images, l'architecture et jusqu'au moindre détail de disposition ou de construction comportent un sens caché, un sens ésotérique, représente un *symbole*. Ce symbole recèle en lui, pour les initiés, — et toute personne peut en devenir un à condition de vouloir bien se laisser aller à la mentalité pharaonique et considérer les images, le dallage, les murs, les colonnades, dans l'esprit de la "philosophie" mythique des anciens Égyptiens—la signification secrète du Temple. Ces symboles sont des aperçus profonds,

M. de Lubicz dira des connaissances vitales ou fonctionnelles, des condensés synthétiques interdépendants, formant sinon un système, mot trop rationnel, du moins une série de *principes*, c'est à dire de véritables sources de connaissances vivantes ou plutôt de vie connaissante, désignant chacun la même vérité totale, mais reflétée, comme dans les monades leibnitziennes, d'un certain point de vue, en fonction d'un certain niveau de croissance de la vie universelle. Ainsi, par la représentation symbolique qui règne partout dans les monuments et les figurations, les anciens Égyptiens n'entendaient pas cacher arbitrairement leurs connaissances au vulgaire, ce qui n'est que l'aspect négatif de l'ésotérisme, mais les communiquer au contraire à ceux dont l'intellect était capable de s'élever à la compréhension du symbole, opérant par là une sélection automatique et renouvelant l'élite des initiés.

Or "cet aspect symbolique a été complètement négligé en égyptologie. C'est la preuve de son existence et de la direction qui en résulte dans l'expression pharaonique que nous trouvons et présentons avec le Temple de Louxor" — (p. 5). Et plus loin : "en adoptant ce point de vue, l'égyptologie ne serait plus une science stérile".

Comme on voit, le personnage prétend révolutionner l'égyptologie et révéler au monde le sens réel des monuments et des images. Car les monuments et les images sont l'écriture la plus importante, l'écriture secrète. (p. 65). Mais voilà que les données elles-mêmes de l'archéologie égyptienne seraient à reviser entièrement, car on avait jusqu'ici examiné et reproduit les temples et les bas-reliefs en les approchant d'un point de vue rationaliste sans faire attention aux détails. Or les détails les plus infimes, chaque prétendu "hasard", les soi-disant "négligences" sont voulus : il faut chercher le sens caché de l'incohérence

ou du désordre apparents : “éluder cette recherche serait manquer au but de l'archéologie, qui est d'apprendre ce que les temps passés ont à nous enseigner, et non d'imposer aux Anciens nos conceptions personnelles”. (p. 17-18). Cette nouvelle appréciation de l'importance de chaque élément doit entraîner, selon l'auteur, la révision de tous les plans, car il faut tout noter, mesurer au millimètre près, relever et interpréter la figuration d'après sa position sur les murs, voire par rapport à l'intersection des blocs, reproduire exactement l'emplacement des pierres de dallage, etc... M. de Lubicz assure qu'il a fallu à son groupe, huit ans pour faire le relevé complet du Temple de Louxor. Mais il prétend avoir mis au point une méthode nouvelle qui permettrait de faire le même travail en six mois au plus.

Bref, l'auteur se présente de plein pied comme un nouveau Champollion révélant cette fois non plus le sens des hiéroglyphes, l'écriture la plus externe, mais l'interprétation secrète des figurations et des monuments eux-mêmes, qui constitueraient une écriture gigantesque à l'usage des initiés déployant ses secrets le long du Nil, sur des milliers de kilomètres et à travers des millénaires.

\*  
\* \*

Cet exposé des prétentions du livre était indispensable à la fois pour faire sentir le ton très “Grand Prêtre réincarné” et pour situer les “révélations” concrètes que M. de Lubicz nous apporte comme résultat de ses recherches sur le Temple de Louxor. Il se hâte de nous confier d'abord que ce qu'il nous en dira dans cette étude de 111 pages ne représente nullement sa science qui devrait s'exprimer normalement en gros volumes in-quarto ; mais soucieux de



ne pas faire attendre plus longtemps l'humanité il s'est résolu à nous dire en toute hâte l'essentiel de ce que nous devons savoir.

Le voici en quelques mots :

Le plan du temple de Louxor a une profonde signification symbolique. Ce temple est dédié au Microcosme humain, à l'homme en tant qu'il est l'achèvement et par conséquent, en puissance, la totalité de l'Univers. Or le plan du temple, qui est étrangement dévié, correspond exactement aux dimensions d'un squelette humain normal dans la position de marche, pour symboliser le mouvement, la croissance de l'humanité. Comme ce temple a été construit en plusieurs étapes séparées par des centaines d'années, M. de Lubicz prétend que le plan était préconçu et que les divers agrandissements correspondaient à la croissance de l'homme. Ceci est facile à démontrer, selon l'auteur, en établissant la proportion entre les salles du Temple représentant la tête et l'ensemble. Dans la première étape, le total représente quatre fois la tête, c'est donc un nouveau-né, puis cinq fois la tête, c'est l'enfant de deux à trois ans, ensuite six fois la tête, l'enfant aurait alors de sept à huit ans. La quatrième étape marque les douze ans, l'âge de la puberté, enfin, le temple complet présente une proportion de sept têtes 1/10 et correspond à l'adolescent de dix-huit à dix-neuf ans, si on le compare aux canons de la statuaire égyptienne. Comme preuves de ce qu'il avance, M. de Lubicz se base sur le dallage du temple couvert, qui, selon lui, représente une tête en mosaïque, correspondant d'ailleurs au visage que l'on trouve à un bas-relief de la salle XX, et sur les fameuses proportions de la section d'or, qui correspondent chaque fois aux rapports de la tête à l'ensemble du temple ainsi qu'à ses diverses parties. Par exemple, à l'endroit où devrait se situer l'uretère, se trouve figuré

un Min ityphalique ou Kamoutef, figuration qui indique la création de soi-même : le Temple symbolise donc l'homme Adamique (p. 21). Mais laissons parler l'auteur :

“Un squelette humain — tracé d'après les moyennes anthropométriques, et très soigneusement construit, os par os, — fut placé sur le plan général du temple. La tête vient exactement se situer (de face pour le squelette) dans les sanctuaires du temple couvert ; le sanctuaire de la Barque d'Amon se trouve dans la cavité buccale ; les clavicules sont marquées par des murs ; la poitrine se situe dans le premier hypostyle du temple couvert et s'arrête avec la plateforme du temple. L'abdomen est représenté par la cour péristyle, et le pubis se situe exactement à la porte qui sépare ce péristyle de la colonnade d'Amon. Cette merveilleuse colonnade est en effet consacrée aux fémurs, aux cuisses ; les genoux se trouvent à l'emplacement de la porte devant laquelle sont assis les deux colosses, marquant l'entrée de cette colonnade. Les tibias sont dans la cour de Ramsès, encadrée par des colosses dont les jambes (tibias), sont particulièrement accentuées. Le petit orteil de notre squelette tombe exactement à l'angle nord-ouest du pylône”. (p. 6-7).

Mais ceci n'est rien. Le temple de Louxor est pour M. de Lubicz un livre d'enseignement de l'anatomie, une “cathédrale de haut enseignement” d'une physiologie à signification métaphysique, puisque l'homme est le symbole de toute l'Incarnation de l'Idée dans la croissance du monde. Il n'y a donc pas de recherche esthétique dans les figurations : “Tout est uniquement didactique, de caractère ésotérique... Bien qu'ils n'aient jamais sacrifié à l'esthétique, mais uniquement à la réalité du Symbole, les bâtisseurs pharaoniques ont toujours réalisé des chef-d'œuvres d'harmonie, même dans les difformités et laideurs

voulues, du fait de l'exactitude symbolique et géométrique" (p. 17).

Par conséquent, tous les détails correspondent exactement à l'exposition de l'anatomie de l'homme et surtout de la tête, sauf la calotte crânienne. Pour l'auteur, les anciens Égyptiens séparaient en effet la calotte crânienne du reste de la tête par un bandeau parce que c'est en elle que se trouvent les organes de l'intellect, toute "l'incarnation de la puissance psychospirituelle de l'homme". Et en effet, dans le sanctuaire du temple où est sensé se situer le cerveau, les portes correspondent exactement aux ouvertures de la tête (p. 25). M. de Lubicz prétend même que les anciens Égyptiens possédaient des connaissances physiologiques qui égalent au moins les nôtres, il en donne comme preuve les figurations de ce sanctuaire : "chaque centre vital est marqué. Les glandes et les rapports vitaux entre les organes, figurés par les tableaux, montrent leurs correspondances avec les Neters (principes) qui les commandent" (p. 28). Pour toutes les correspondances que M. de Lubicz croit apercevoir, nous renvoyons au chapitre *Le Temple dans l'Homme* (p. 65 à 81). En conclusion l'auteur affirme : "La médecine contemporaine donne à tous ces centres des noms descriptifs très détaillés... aucun lien vital ne vient coordonner cette science purement encyclopédique. Au contraire, chez les anciens Égyptiens, ces centres n'ont pas de noms particuliers parce qu'ils les font correspondre à des principes vitaux, des Neters qui "ont leur signification tant en médecine qu'en astronomie ou en théologie, qui est la métaphysique du Devenir avec Retour" (p. 80).

Mais cet aspect anatomico-physiologique n'est que la première partie de l'enseignement ésotérique du temple de Louxor. Il doit y avoir en même temps des données établissant le rapport de l'Homme à l'Uni-



vers pour bien montrer que l'Homme est pris comme symbole de l'Univers et sa croissance comme le résumé de toute l'évolution. C'est ce que M. de Lubicz ne manque pas de nous révéler.

Tout d'abord, le temple du Louxor est construit sur la *brasse*. Or "la brasse est à la fois une mesure humaine moyenne et une mesure de la circonférence de la Terre". Première correspondance.

D'autre part, le temple de Louxor n'est pas centré. Au contraire, il est construit sur trois axes dont deux sont tracés dans le dallage. L'auteur appelle ainsi ces axes :

"a) Un axe médian divisant exactement la face sud en deux parties égales : l'axe géométrique et astronomique.

b) Un axe longitudinal de construction : l'axe général et des mesures.

c) Un axe divisant en parties égales la largeur du Naos d'Amon : l'axe d'Amon et horaire" (p. 50).

Or "chaque mur du temple couvert est construit par rapport à l'un ou à l'autre des trois axes" (p. 63).

De plus, le même axe est *dévié* cinq fois à travers la construction, comme par un léger mouvement pivotant (p. 53). Ce décalage a pour but de symboliser le mouvement de l'homme pour personnifier tout le mouvement de gestation et de création de l'Univers. Ce mouvement, caractérisé par les différences d'angles des axes par rapport au nord, et par l'angle des déviations que chaque axe subit, doit correspondre pour que le symbolisme se continue, à des mouvements astronomiques. Et en effet l'auteur prétend trouver que l'axe géométrique dévie par rapport au nord de  $32^{\circ} 50'$  à  $43^{\circ} 10'$ , soit une différence de  $10^{\circ} 20'$  entre les extrêmes et il rapproche cet angle des  $10^{\circ} 16'$  des variations des plans lunaires pendant une lunaison. De même la variation dans la hauteur de la

lune est de  $36^{\circ} 38'$ , or c'est l'angle que M. de Lubicz retrouve dans une autre partie du temple (p. 60 et fig. 24). Enfin l'angle de  $57^{\circ} 10'$ , complémentaire de celui de  $32^{\circ} 50'$  que forme l'axe géométrique par rapport au nord dans le sanctuaire sud représente précisément l'angle des variations des hauteurs de la lune au-dessus de l'horizon pendant une lunaison (p. 60).

Ainsi le temple n'est pas un simple livre d'anatomie, mais "un aspect très résumé de l'Homme à l'image du Grand Monde" (p. 80).

\*  
\* \*

Il n'est pas besoin de souligner avec quelle prudence il est nécessaire d'accueillir toutes les prétendues "données" mesurées et contrôlées par M. de Lubicz. Non point que l'on doute le moins du monde de sa sincérité foncière ni de la peine et des soins qu'il a pris pour les établir, mais parce qu'on le voit sous l'emprise complète d'une hypothèse ou plutôt d'une conviction qui ne pouvait lui laisser la liberté de critiquer suffisamment ni ses pensées, ni ses sens. Quand il laisse échapper dans l'introduction ces mots révélateurs : "La mentalité *qui nous dirige...*", on comprend aussitôt qu'on ne saurait admettre les faits avancés par l'auteur qu'après les avoir passés au crible du doute le plus méthodique. Le rôle de l'hypothèse dans la perception est si important que ce qu'il s'agit de démontrer, c'est qu'il reste quelque part une donnée brute provenant du monde extérieur et que notre construction psychologique ne l'a pas trop déformée. On se souvient du fameux cas des rayons N qui avaient été découverts par un grand savant et que toute l'Académie des Sciences a cru *voir*, alors que la cellule photo-électrique témoignait qu'il ne s'était rien passé ; on tremble donc en songeant au rôle qu'à

pu jouer la "mentalité" qui "dirige" M. de Lubicz dans ses constatations positives !

Le cas est bien plus mal engagé encore lorsqu'il s'agit de ses constatations négatives, si j'ose dire, c'est à dire de tous les *autres* faits que M. de Lubicz passe sous silence. Sa méthode consiste à *choisir* en effet, un endroit et à constater qu'il s'y trouve telle figuration ; la démonstration exigerait cependant la preuve que ces mêmes figures ne se trouvent pas ailleurs, dépourvues de sens ésotérique ou ayant une autre signification. C'est comme dans les superstitions : on ne remarque que les événements qui viennent les confirmer, jamais l'absence d'événements qui les infirment continuellement. Un exemple typique de cette déformation commune à toute croyance est le cas des grandes dalles passant sous les murs séparant les salles VI et XII. Ces pierres expriment d'après l'auteur "l'idée de passage" et marqueraient le canal respiratoire. Il ne doit pas manquer, pourtant, dans les temples égyptiens de grandes pierres sous les murs dépassant des deux côtés. Il en va de même pour tout le reste. Ainsi M. de Lubicz nous dit qu'à l'endroit où d'après la section d'or devrait se trouver l'uretère, existe un Min ityphalique. C'est possible. Mais des personnages de cette espèce se trouvent également ailleurs, dans le même temple et dans quantités de temples et de tombes. Ce qui prouve que celui que *choisit* M. de Lubicz n'a nullement la signification qu'il lui prête et qui tiendrait à son emplacement.

Ces remarques pourraient être multipliées à volonté et les vrais égyptologues, pour qui l'auteur montre tant de mépris, n'auraient pas de peine à montrer à M. de Lubicz des cas innombrables de chacun des faits relevés dans son livre et auxquels il prête, de par l'emplacement choisi et calculé par lui, un sens ésoté-



rique qui lui sert à “démonter” ensuite la signification symbolique générale du Temple.

Un autre défaut grave de l'exposé est que l'auteur n'a pas cru devoir nous renseigner, dans chaque cas, sur la signification admise en égyptologie, et nous dire sur quelle données historiques elle était fondée, avant de proposer la sienne. Cependant un exposé et une critique de l'interprétation normale étaient indispensables pour fonder ses propres théories.

Mais allons plus loin encore dans la voie des concessions. Supposons un moment que les *données* que présente ce livre étrange, sont bien conformes au réel et uniques comme M. de Lubicz le voudrait. Sa démonstration serait-elle alors plus convaincante ?

Hélas, on n'a pas de peine à signaler de nombreuses contradictions dans les faits mêmes, des raisonnements contournés destinés à faire rentrer les faits de force dans le cadre de l'hypothèse préconçue que M. de Lubicz, de bonne foi certes, ne peut s'empêcher de voir partout, de nombreux éléments qui contredisent même son hypothèse et suffiraient à la faire rejeter.

Ainsi, par exemple, M. de Lubicz avoue que les anciens Égyptiens ne touchent pas à la valeur correcte du nombre d'or (p. 54), et cependant cela n'empêche pas l'auteur *d'étudier tous les plans et de tirer toutes ses démonstrations* de la valeur correcte de la section d'or telle que nous la connaissons !— Ailleurs, on nous affirme que le nombre d'Or de la statuaire grecque s'applique aux figurations humaines égyptiennes mais en excluant la calotte cérébrale. Et pourtant on nous dit aussi que d'après le Canon égyptien la tête est contenue 7,1 fois dans le corps, au lieu de la proportion de 1 à 9 qu'exige le canon grec. Il faut se souvenir à ce propos que tous les calculs de la longueur

du temple et des "âges" des diverses "étapes" de la construction sont basés sur ces éléments.

Plus loin, nous apprenons que l'axe général des mesures ne divise pas la façade sud du temple en deux parties égales. L'auteur cherche à l'expliquer par un "raisonnement" assez embarrassé, prenant à témoin que le soleil à midi ne divise pas sa course en deux parties égales et que le soleil de l'avant-midi n'est pas le même "vitalement" que celui de l'après-midi (p. 62).

Mais les exemples les plus typiques de raisonnements absurdes se trouvent aux pages 68 à 71 et 75 à 77. Là, M. de Lubicz ne craint pas de recourir à des similitudes verbales (et encore en français !), à des déductions du genre de celles que l'on utilise dans les devinettes du type "trouver l'âge du capitaine" (1), à des analogies superficielles, voire à des jeux de mots (toujours en français !) pour faire cadrer les faits avec sa thèse.

Bien mieux, M. de Lubicz avoue parfois que des éléments matériels importants du temple ne cadrent pas avec les faits anatomiques. Ainsi, "les trois sanctuaires Sud sont séparés par des murs. Cette séparation n'existe pas dans la tête humaine" (p. 73). Or nous nous étions laissés persuader que tout est voulu, que le moindre détail, au millimètre près, possède sa signification profonde, en nous disant que les anciens Égyptiens avaient une connaissance de l'anatomie et des fonctions de la tête plus poussée que la nôtre. Et ne voilà-t-il pas que de gros murs exis-

---

(1) Le plus beau raisonnement de ce genre est celui où l'auteur explique comment il se trouve que les neuf nerfs rachidiens se situent dans le Temple à l'endroit de la plante des pieds (p. 70-71). Mais le jeu de mots du tissage et des tissus et les conséquences qu'on en tire (p. 75), comme les raisonnements basés sur la déglutition (p. 68-69) ou l'épiphyse (p. 79), la découverte des croissants lunaires marquant les seins (p. 76) sont les chef-d'œuvre du genre.

tent là où dans le crâne, il ne se trouve aucune séparation !

Plus loin, nous apprenons, entre autre, que “l’œil du dallage est trop haut pour une figure dont le tracé géométrique divise le visage en deux parties égales, passant par la paupière supérieure” (p. 94). Et cependant, les proportions de ce visage commandaient celles de tout le temple ! Autre “erreur” de ses Maîtres. Dans d’autres calculs qui se fondent sur le nombre d’or (dont pourtant les anciens Égyptiens n’avaient pas de notion exacte), l’auteur prend précisément la dalle marquant cette même paupière supérieure de l’œil pour point de départ de ses proportions ! (p. 97). Inutile de dire que les résultats auxquels on arrive démontrent de prodigieuses coïncidences astronomiques entre la mesure de l’homme et celle de la terre (p. 98). Or, le tout est basé sur une erreur avouée qui donne d’ailleurs pour la dimension totale du temple un chiffre fantaisiste, 265m, 74, alors que la dimension réelle marquée sur le propre plan de M. de Lubicz est de 258 m. : on voit la différence que cela donne lorsqu’on multiplie, comme il fait, ce chiffre par 24000. Bref, pour reprendre à l’envers une formule narquoise de l’auteur, c’est une coïncidence de moins.

Je pourrais encore raconter l’histoire des *cinq* rois qui selon M. de Lubicz expliquent admirablement toute la profonde signification du temple. Seulement, ils ne sont pas cinq, les rois : on ne comprend pas pourquoi M. de Lubicz isole arbitrairement les cinq rois qui lui conviennent et qui correspondent, affirme-t-il pourtant, aux “cinq changements d’axe essentiels et aux cinq âges marqués” (p. 98), oubliant les cinq autres rois qui se trouvent sur le même panneau exactement au-dessus des premiers. M. de Lubicz s’embarque dans de profonds calculs basés sur les différences millimétriques des deux tracés du profil



d'un des rois, pour y découvrir une nouvelle confirmation de toutes les mesures et de sa thèse générale.

Cependant, le plus énorme reste à dire. C'est que lorsqu'on examine les planches dressées avec tant de soin par M. de Lubicz, on demeure confondu dès le premier coup d'œil par l'absence absolue des ressemblances qu'il prétend y voir ! Ces planches, au contraire, suffisent à infirmer entièrement toutes les affirmations du livre. Elles révèlent d'un coup la profonde déformation psychologique de la perception qui a fait *voir* à l'auteur des "coïncidences" partout. Ainsi, la projection du squelette sur le plan général du temple, comme la surimpression de la partie sud du Temple sur la coupe sagittale, figurées à la planche II n'indiquent aucune des correspondances que l'on veut y constater.

Si les anciens Egyptiens avaient vraiment l'intention de représenter l'homme, eux qui d'autre part ont une telle précision dans leur exécution que d'après une différence de quelque millimètres entre deux tracés du profil d'un roi, M. de Lubicz croit pouvoir déduire toutes les dimensions du Temple à divers âges, comment se fait-il qu'ils n'aient pas respecté, ne fut-ce que vaguement, les proportions des diverses parties de l'homme ? Dans le plan du temple tel que nous le voyons sur la planche de M. de Lubicz, depuis la tête jusqu'à la quatrième côte se situe un rectangle beaucoup plus large que la tête, plus étroit que les épaules ; un carré plus large lui succède, qui va de la quatrième côte à l'articulation de la hanche. Un long rectangle étroit va de la hanche aux genoux. Enfin, un autre carré de la largeur du premier achève le temple. Rien ne marque, dans le premier rectangle, la tête, le cou ou les épaules et les bras, qui d'ailleurs dépassent étrangement hors du plan. Pourquoi ce rectangle s'arrête-t-il à la quatrième côte, M. de Lubicz

ne le dit pas. Pourquoi un carré plus large lui succède alors que le corps humain s'amincit vers la taille (surtout d'après les figures égyptiennes aux épaules très larges, à la taille et aux hanches excessivement minces!) ? La raison d'être du long rectangle étroit suivi d'un carré aussi large que celui du centre, alors que là se situent les jambes et les pieds, est un autre mystère. Pourtant, si l'intention des anciens Égyptiens avait été celle que leur prête l'auteur, rien n'aurait été plus simple que de respecter les diverses parties et proportions du corps : une petite salle rectangulaire pour la tête reproduisant sa largeur et sa longueur par rapport au tout, suivie d'un couloir pour le cou, etc... Si on voulait chercher plus loin, on constaterait par exemple qu'entre la 4ème et la 7ème côte, il y a 36 colonnes : dans le carré central il y en a 64, dans le long rectangle correspondant aux cuisses, on en trouve 14 et enfin, dans le carré de base 78 ! M. de Lubicz qui s'efforce à tant de raisonnements pour expliquer le sens d'infimes détails, consentira-t-il à nous livrer le secret de ces nombres et leurs correspondances anatomiques et cosmiques ?

La projection de la coupe sagittale sur la partie sud du Temple nous laisse tout aussi embarrassés. *Rien ne correspond*, ni la forme générale, ni les séparations internes, ni les colonnades, ni le dallage.

Ce dallage, dans la planche V, M. de Lubicz s'amuse à le traiter en mosaïque, en colorant certaines dalles de noir, pour nous persuader qu'il représente un visage humain, le même, selon lui, que celui d'un des cinq rois. Je me fais fort, par le même procédé de représenter un écureuil ou un bateau de guerre. C'est un petit jeu de puzzle qui peut occuper agréablement les soirées d'hiver.

Lorsqu'on contemple ces diverses planches, et que l'on songe que ces "ressemblances" nous sont présen-

tées comme des preuves convaincantes de la thèse du livre, on se rend immédiatement compte que ce qui est mis en cause, ce n'est pas la conception normale de l'égyptologie, mais bien "la mentalité qui dirige" l'auteur.

Il attendra sans doute en vain une réponse des égyptologues (1), parce que son livre est à l'égyptologie ce que les inventions du concours Lépine sont à la science. Par le ton et l'enflure, il rappelle l'œuvre de quelque inventeur du type de ceux qu'a si irrésistiblement dépeints Céline dans *Mort à Crédit*.

Mais cette brochure intéresse certainement et le logicien et surtout le psychologue et c'est à ces titres que nous l'examinons.

Oh, pas le philosophe, contrairement au désir de l'auteur qui paraît attacher encore plus d'importance, si possible, aux théories métaphysiques des pharaoniques et à la sagesse telles qu'il les conçoit, qu'à leur application particulière dans le temple de Louxor. Les diatribes de M. de Lubicz contre le rationalisme et la pensée analytique modernes, contre les anciens Grecs, la manière dont il conçoit la Sagesse et la Science des anciens Égyptiens, qui pour lui sont valables et devraient être suivies de nos jours, n'appellent vraiment pas de commentaires. Pour les amateurs de

---

(1) Il est possible que certaines observations de détail, détachées de la signification générale que leur prête l'auteur, constituent un apport concret pour la science. Ainsi les deux axes marqués dans la pierre, la coudée noir, les murs du temple sud construits sur l'un ou l'autre des deux axes, le plan rhomboïdal ou trapézoïdal de certaines salles (p. 50) et même, dans certains cas peut-être, la méthode de lecture, par "transparence" ou par "transposition". C'est aux égyptologues à se prononcer après de longues vérifications. Si ces données étaient vérifiées, ce livre n'aura pas été inutile et ce ne sera pas la première fois, en science, qu'une hypothèse erronée aura permis d'établir des faits particuliers exacts.



curiosités, je signalerai cependant la théorie de M. de Lubicz sur la vie "ré-action" (sic) et la logique "vitale" (p. 13), sur la signification de la calotte crânienne avec l'histoire du chien décérébré en relation avec l'Homme Divin (p. 33-35), sa philosophie des mesures qualitatives (p. 38-39), le système métrique philosophique avec la valeur de la "mesure" se transformant avec chaque objet (p. 40-41), son affirmation que "l'astrologie actuelle" (sic) est dépassée par la science des pharaons (p. 45), la section d'or qui sert de base à une philosophie qui relie l'état métaphysique à l'état physique (p. 46), les anathèmes contre la "mentalité rationnelle, mécanique, "coupable de nous avoir menés au désastre, que même les plus aveugles ressentent aujourd'hui" (p. 79), ses élucubrations philosophico-médicales (p. 83-85), enfin le résumé de sa "philosophie" que l'auteur affirme être en même temps celle des anciens Égyptiens (p. 103-110).

En réalité, il n'y a aucune difficulté à déceler dans ces théories des "Anciens" un mélange de convictions puisées surtout à un bergsonnisme mal compris et aux philosophies indiennes et extrême-orientales.

Quant au rationalisme et à la pensée analytique et synthétique véritables (1), on peut déclarer sans crainte qu'ils sont effectivement tout à fait absents du livre de M. de Lubicz.

Il reste l'ésotérisme en tant que méthode pour communiquer les connaissances : il suffit de remarquer qu'il a fallu à M. de Lubicz et à ses amis huit années pour commencer à "comprendre" la "signification" du Temple de Louxor. On ne voit pas très bien l'ancien Égyptien se promenant, une boussole à la main,

---

(1) Je ferai remarquer en passant que la synthèse ne saurait se baser que sur une analyse préalable : la pensée que l'auteur prête aux Anciens Égyptiens relève au contraire du syncrétisme.

pour mesurer les angles de déviations des axes par rapport au Nord et apprenant ainsi la différence d'angle de la lune pendant une lunaison.

Je dirai aussi, puisque nous parlons d'ésotérisme, que bien plus "ésotérique" encore que les temples égyptiens est la pensée des anciens Grecs et des autres grands philosophes rationalistes qui les ont suivis : leurs livres sont comme autant de Temples dont les lettres et les phrases sont des figurations mortes pour ceux qui ne sont pas capables de faire l'effort nécessaire pour pénétrer la signification réelle des vérités qu'ils renferment. Chacun peut y entrer, mais on n'y reçoit que l'enseignement dont on est digne, par l'intelligence et la raison, l'intelligence de la raison.

\*  
\* \*

Il est grand temps de quitter cette brochure qui n'offre d'intérêt que pour le logicien, à qui elle présente des morceaux choisis commodes des erreurs de méthode et des vices de raisonnement qu'il s'agit d'éviter si l'on doit demeurer dans le vrai, et au psychologue qui, se penchant sur le cas de l'auteur, pourra montrer comment, avec toute la sincérité et toutes les peines du monde, on peut être entièrement dupe de ses hypothèses, *voir* ce que l'on désire et ne pas être sensible aux faits les plus flagrants qui n'entrent pas dans le cadre d'une idée dominante qui a trop séduit et dont on finit par subir l'obsession.

Nous ne nous serions pas arrêtés avec autant de détails sur ce livre s'il n'avait été dangereux pour le lecteur peu averti. Nous ne pouvions pas laisser passer sans les relever les accusations violentes portées contre le travail probe d'une science féconde, fondée par Champollion, continuée par Maspero et par les égyptologues de tous les pays : c'est grâce à leur

travail consciencieux que nous connaissons aujourd'hui la vie quotidienne et l'organisation sociale, la science, les arts et la religion des anciens Égyptiens.

Quant aux interprétations ésotériques, astrologiques et magiques en égyptologie, elles ne sont pas nouvelles. C'est celles de la tradition pré-scientifique et des romanciers. Elles séduisent évidemment tous ceux qui se plaisent davantage aux beaux mythes de l'imagination qu'aux vérités sévères et patientes de la raison. On les trouve aux XVIIème et XVIIIème siècles, reflétés dans le *Roman de la Momie*, chez le Dr. J.-C. Mardrus, enfin actuellement chez tous les tenants de l'hermétisme, notamment chez un H. Durville ou un Brunton. Personne ne songe à nier d'ailleurs, que certaines figurations des Anciens Égyptiens avaient un sens secret, un sens mythique et magique aux yeux des prêtres et des initiés. Hérodote nous le dit déjà. Mais, comme le montre l'échec total de la démonstration de Lubicz, ce sens s'arrête à des figurations de détail et ne dicte pas les ensembles importants. D'autre part et surtout, il importe de se pencher sur cette signification ésotérique avec une attitude scientifique, constater qu'elle se retrouve dans toutes les figurations des peuples primitifs et que ces chemins de l'occultisme représentent, bien entendu, autant d'erreurs et d'impasses de la raison, qui n'a progressé que dans la mesure où elle a tourné le dos au mythe et où elle s'est universalisée. Ce qui est intéressant et fécond, c'est d'étudier plutôt le sens social et la signification subconsciente involontaire de cet ésotérisme. Mais un homme du vingtième siècle sombre évidemment dans un ridicule qui ne mérite pas de commentaire lorsqu'il prend au sérieux la signification hermétique des figurations anciennes égyptiennes et s'il croit découvrir dans leur sagesse cachée des connaissances valables de l'Univers et des



réponses aux problèmes de l'humanité d'aujourd'hui. —Ce n'étaient même pas des réponses valables pour les problèmes de la société pharaonique, puisque celle-ci a échoué et que l'homme antique n'a progressé que dans la mesure où il a tourné le dos aux mythes de toutes origines à la lumière du rationalisme hellénique.

\*  
\* \*

Il reste à noter la mode actuelle des "recherches" dans l'hermétisme non seulement en égyptologie mais dans bien d'autres domaines. Evidemment, la pensée irrationnelle, les facilités de l'imagination, représentent la tendance primitive à laquelle on retourne simplement en se laissant aller, en relâchant l'effort constant qu'exigent la critique et la pratique de la raison.

Mais le phénomène actuel est trop souvent répété pour s'expliquer par les cas individuels. En éliminant même l'hypothèse d'une coalition voulue contre l'intelligence, il marque en tous cas la déchéance d'une société dont des individus détachés en nombre croissant ne trouvent plus de raisons ni pour espérer ni pour agir, ni même pour faire l'effort de penser correctement.

ALEXANDRE PAPADOPOULO

# LA VIE LITTÉRAIRE À PARIS

---

## ACTUALITÉ DE SAINT - John Perse

**I**l n'est guère de grand poète dont l'œuvre ait fait l'objet d'aussi peu de commentaires que celle de Saint John Perse(1). Non pas que les essayistes ou critiques, si nombreux depuis un quart de siècle, ne se soient accordés sur la grandeur et la beauté d'une telle œuvre. Mais leur accord demeure volontiers secret, et comme allusif. En un temps qui se flatte d'avoir réparé toutes les injustices littéraires, qui s'attache à rechercher dans le passé les curiosités les plus fugitives, et à les dégager de leurs cendres, qui choisit de glorifier toutes les tentatives, plutôt que de risquer de ne point apercevoir celles du véritable novateur qu'elle attend, les commentateurs s'entendent, semble-t-il (à quelques rares exceptions près) pour conserver à l'égard de Saint-John Perse un silence qui n'est sans doute que le signe de leur gêne ; c'est que la poésie de cet auteur apparaît, plus que toute autre, *insituable*. Elle semble n'avoir pas eu de commencement fût-ce à partir d'une œuvre antérieure contre laquelle elle eut été dressée.

Si la poésie de Baudelaire renoue avec les retenues et les choix des grands poètes du XVII<sup>e</sup> siècle, et semble désavouer par son existence même le discours hugolien, si l'art de Mallarmé accentue les res-

---

(1) Les ouvrages de Saint-John Perse sont édités aux éditions Gallimard, Paris.

serrements de celui de son initiateur, et s'attache à composer au moyen de chaque vers un mot de puissance formé de tous les vocables qui s'y succèdent, si la récitation première de Rimbaud ne se plie aux formes employées par Hugo, Banville, Baudelaire, que pour les ravager et faire surgir de leurs brisures les merveilleuses notations d'un "carnet" de visionnaire, la poésie de Saint-John Perse nous donne, à première vue le sentiment de n'avoir pas de dette à l'égard de la communauté poétique de l'Europe. La voix contemporaine qui la porte nous parle du fond des âges. Elle traverse, avant de parvenir jusqu'à nous, des contrées aussi perdues que si les déluges les avaient recouvertes. Et celui qui la fait entendre nous paraît se tenir dans ce lieu indéterminé, à la fois visible et insaisissable comme l'image virtuelle des physiciens, d'où les grandes migrations aryennes s'acheminèrent à la conquête du continent asiatique.

Il est pourtant un point à partir duquel nous avons peut-être la possibilité de dissiper un instant le caractère intimidant de ce discours de Roi intemporel, énoncé devant les Souverains de la terre, au cours d'assises tenues dans un temps immémorial ; c'est sa teneur autobiographique. Il semble en effet que le balancement entre l'Est et l'Ouest qui apparaît comme l'un des thèmes majeurs de l'œuvre de Saint-John Perse rende compte du problème qui n'a cessé de se poser à lui, comme il s'est posé au peuple parmi lequel il a vu le jour. Né dans l'une de ces Antilles placées entre deux continents, le poète s'identifie à cette race d'hommes au teint sombre, qui paraît conserver, entre deux aspects grandioses et tumultueux de la civilisation moderne, le souvenir et la mentalité de cette société primitive dont elle prolonge, par son comportement intérieur, la survivance. Identifié à son peuple, le poète le transporte avec lui dans ses voyages, qui, de ce fait,



deviennent des migrations. Ce sont les croyances, les dieux, le souvenir de la structure sociale hiérarchisée de ce peuple, qui sont tour à tour confrontés avec ceux de l'Asie, de l'Europe, de l'Amérique.

Une telle identification apparaît dans la logique d'une expérience qui a pour effet d'abolir toute rupture entre les contrées intérieures de celui qui la poursuit, et celles d'une Nature qu'animent des Puissances aussi terribles et aussi mystérieuses que les puissances de l'esprit. Primitif parmi les primitifs, le poète, loin d'ignorer ou de répudier la parenté spirituelle dont il a pris acte, l'exalte et la magnifie. Tel Gauguin qui restitue une vie nouvelle au Jugement de Paris ou à l'Annonciation, en remplaçant les personnages des mythologies grecque et biblique par des entités tahitiennes, Saint-John Perse réinfuse à nos mythes, enfouis mais toujours présents dans nos profondeurs, un sang neuf en les situant dans un courant de pensée identique à celui qui les fit naître et qui apparaît encore vivant chez certains hommes dont l'existence est contemporaine de la nôtre, mais que nous ne comprenons plus.

Sans doute, *les Éloges*, prononcés, et la porte sur laquelle le premier poème fut symboliquement écrit, demeurant battante sur tous les espaces, le poète annexa-t-il à son peuple tous ceux qui s'apparentaient à lui par leur structure mentale et par leurs traditions. A travers les hommes des îles heureuses, il rejoint ceux de la Perse, de l'Inde et de la Chine. Et après avoir effectué ses conquêtes dans l'espace, il ne se fait pas faute de pousser ses avantages dans le temps. Ne nous dissimulons pas que ce serait trahir l'auteur que d'aller jusqu'à noter à cet égard des précisions souvent très apparentes. Nous sommes en présence de la transposition d'un drame particulier dans le Drame

général que constitue l'histoire de la race humaine à travers ses acquisitions tant intérieures que terrestres. L'ambiguïté même du titre de la nouvelle *Anabase* qu'on nous offre, l'indique suffisamment. Ce serait davantage encore faire fausse route que de tenter de trouver dans tel texte de l'antiquité orientale ainsi qu'on a voulu le faire récemment la source d'une poésie qui revivifie et nous rend actuelle toute la poésie de l'ancien Orient comme celle de nos antiques contrées lorsqu'elles n'étaient que ces confins du continent asiatique d'où partaient les conquêtes, ou que submergeaient les invasions. Ce mouvement pendulaire à l'intérieur de nos terres, dont l'évocation anime les plus belles pages de Saint-John Perse, n'est que l'aspect second de celui dont le poète nous a paru tout d'abord traversé, lorsque du fait de sa naissance en un lieu battu des mers, il devait opérer un choix entre l'Est et l'Ouest. Et le poème d'*Exil* nous indique assez le domaine spirituel sur lequel il avait choisi de régner. Si nous doutions du caractère autobiographique de l'œuvre de Saint-John Perse, et par conséquent de l'obligation où nous sommes de concevoir sa teneur comme une perpétuelle transposition de son drame personnel dans celui du Poète entouré de son peuple, désormais constitué par tous les hommes de la Terre, le grand poème intitulé *Vents* ferait justice de nos hésitations.

Après que les *pluies* eurent lavé "l'histoire des peuples aux hautes tables de mémoire", et que les *Neiges*, sur les terres d'exil, eurent établi leur "grande roseraie blanche" comme une correspondance de "cette page où plus rien ne s'inscrit", le Narrateur, depuis des années silencieux, "monte aux remparts dans la fraîcheur des ruines et des gravats". Son "beau pays captif" où il se promettait de "brûler l'épine" est enfin libéré de la servitude. Il va pouvoir nous raconter l'histoire de

ces *Vents* “qui nous laissaient, hommes de paille En l’an de paille sur leur erre...”.

Si je n’insiste qu’un instant sur le fait que *Vents* constitue le plus beau *poème d’actualité* que l’on ait jamais écrit de nos jours (l’on y voit “les hommes de science” chercher “le minuit d’or ” dans “les graphites et dans l’urane”, et “le Poète lui-même à la coupée du Siècle” c’est que je pense avoir suffisamment rapproché de nous la hautaine et miraculeuse “chronique” de Saint-John Perse pour qu’il soit devenu vain de la dégager davantage de son indispensable transposition : l’actualité ne peut en effet survivre dans le poème et le poème survivre avec elle, qu’après avoir subi cette transmutation qui la ramène à l’or dont s’éclaire notre fond mental ; et dans lequel apparaît nécessairement modelé le Masque des Mythes.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

## II.— A PROPOS de Louis Guilloux.

Louis Guilloux a 50 ans. Il est Breton de Saint-Brieuc. Son père était cordonnier et militant socialiste. Du côté de sa mère, ses parents, originaires de Roscoff, étaient marins. Son nom est typiquement breton. Selon certains celtisants, il serait une corruption de Guillaume, selon d’autres, il signifierait “le diable”. Le diable, Guilloux l’a logé dans sa poche pendant des années jusqu’au moment où parut son premier livre *La Maison du Peuple*, qui lui valut, en 1928, une bourse Blumenthal de 20.000 francs — 500.000 d’aujourd’hui.

Guilloux a vécu toute son enfance à Saint-Brieuc. A l’école communale, son instituteur lui fit préparer



les bourses pour le lycée. Au lycée il ne découvrit pas de grands hommes parmi ses maîtres, sauf Palante qui tenait une rubrique au *Mercur*. Après une menace de duel avec le philosophe du bovarysme Jules de Gaultier, et un procès-verbal de carence, Palante se crut déshonoré et se tua.

A 15 ans, Guilloux qui ne lit guère les classiques du XVIIIe. siècle, mais, plutôt Jean-Jacques Rousseau et Diderot, passe des heures à la Bibliothèque Municipale pour dévorer Jules Vallès et Romain Rolland.

En même temps il commence à écrire.

Il quitte le lycée en renonçant aux "peaux d'âne", alors que son ami et compatriote Jean Guéhenno (comme lui fils de cordonnier) prépare l'École Normale Supérieure. Guilloux est d'abord pion au lycée même où il venait d'être élève. Il y applique les doctrines de Rousseau : éducation libre, pas de châtimeut, pas de victimes. Au bout d'un mois, l'administration le remercie. Il devient alors secrétaire d'Auguste Hamon, le traducteur de Bernard Shaw. Puis comptable au Chemin de fer départemental d'Ile et Vilaine. Il décide subitement de gagner Paris, où il débarque en Octobre 1918. Il n'y connaît personne :

— J'ai tapé le pavé pendant un bon bout de temps, dit-il ; j'ai traîné de soupente en soupente, rue de la Montagne Sainte-Geneviève, rue du Bac, au-dessus d'une pharmacie...

La misère le contraint de retourner à Saint-Brieuc où il s'embauche dans un bureau militaire comme employé civil. Ne pouvant supporter les observations d'un sergent, il tourne ses regards vers une maison d'alimentation qui l'engage comme voyageur de commerce. Il n'est pas un très bon voyageur de commerce. En 1921, Paris reprend Guilloux, qui parle assez bien l'anglais et trouve un emploi d'interprète.

— J'ai même fait le guide. Pour visiter les champs de bataille. Je sais distribuer des prospectus dans la rue. On en fait un grand tas qu'on jette dans l'égoût le plus proche dès le début de la tournée, et on passe à la caisse le soir...

Il commence à publier des essais dans des revues, fait la connaissance de Malraux, de Jean Grenier, d'André Chamson, de Gabriel Marcel. Mais la vie lui est de plus en plus difficile. Un jour (il n'a pas un franc dans son gousset) il entre à *l'Intransigeant* comme lecteur d'anglais. Il est sauvé.

Quand est publiée la *Maison du Peuple*, un éditeur signe avec Guilloux un contrat et le paie par mensualité.

— Ma vie a perdu alors son pittoresque, confie à ses amis le jeune romancier.

Il n'en décide pas moins de se consacrer au métier d'écrivain.

En 1928, *Dossier confidentiel* traite des rapports de l'homme avec le monde (un personnage qui veut se retrancher pour vivre dans une extrême pureté, un peu un raté). En 1929, *Compagnons* met en scène l'existence de deux ouvriers plâtriers. Puis *Hyménée*, en 1931, parle du mariage dans un milieu de petite bourgeoisie qui côtoie le prolétariat.

Enfin, en 1935, *le Sang noir* est salué par toute la critique comme un chef-d'œuvre. Quand on demande à Guilloux ce qu'il pense de son roman, il le définit ainsi avec passion :

— Le *Sang Noir*, c'est mon personnage Cripure. Une société qui ne veut plus se trouver une justification, qui n'a plus assez de sang rouge, un homme qui ne peut accepter ni refuser le monde. Un livre de polémique (virulent). L'attaque presque caricaturale d'un monde étouffant et inhumain.

Guilloux se retire dans sa petite maison de Saint-Brieuc. Il accompagne André Gide en Russie avec Eugène Dabit, en 1936, mais il n'a rien écrit sur ce voyage. Il reçoit chez lui des centaines de réfugiés politiques espagnols. Bien qu'il n'ait jamais été inscrit à aucun parti politique, il s'occupe pendant cinq ans du Secours rouge, et est secrétaire du premier congrès mondial antifasciste. Pendant la guerre de 1939-1945, il tente en vain de passer en Angleterre. Avant de se réfugier à Toulouse pour échapper aux recherches de la Gestapo, il corrige à Paris les épreuves du *Pain des rêves*, qui remporte le Prix populiste.

Voici que paraît aujourd'hui *Jeu de patience* : huit cent sept pages sur l'expérience des hommes de cinquante ans, qui ont vu les deux guerres, la révolution espagnole, Hitler, et "tout le fourbi", comme il dit.

Ces hommes considèrent, avoue Guilloux, les problèmes d'un œil qui voudrait être neuf. Ils pensent que la vie est une chose extrêmement précieuse et que la plus grande différence qui existe est celle qui sépare un vivant d'un mort. Quant à moi, je crois que la morale consiste à ne pas ajouter au malheur des hommes.

C'est ce qu'exprime dans une phrase leit-motiv Pablo, un des personnages de *Jeu de Patience* : "il faut laisser vivre"...

La dure expérience humaine qui fut celle de Guilloux, l'a rendu perméable à toute les souffrances des autres. De là que l'on sent dans son œuvre un courant intérieur qui ne vient de nulle influence littéraire ; la source en est au cœur de l'écrivain uni dans un destin commun à ses amis vivants ou morts... Louis Guilloux, un écrivain désespéré qui espère malgré tout en l'homme !

RENÉ DELANGE



### III— RENÉ DUMESNIL : *Le Rythme Musical*

**T**out est rythme, dans l'univers ! L'effrayante monotonie rythmique du double cours des astres tournant sur eux-mêmes, ou suivant leurs routes elliptiques, emplit l'infini de spondées, depuis la "chique-naude" initiale ; et une incomptable diversité de rythmes se crée, à chaque atome de temps, par les chocs des molécules gazeux. Rythmes des saisons rythme trochaïque ou si l'on veut, iambique de notre sang, de notre cœur... Rythme facilement repérable des poèmes ; rythme plus secret de la prose de Goethe, de Bossuet ou de Chateaubriand... Mais le plus évident — non le plus mystérieux — c'est le rythme musical qui a des modèles dans la nature ; l'imagination des grands artistes en produit aussi. Depuis quelques années, on a fait de ce mot une consommation désordonnée. Pas un cinéaste ne manque de parler du rythme, qu'il poursuit le long d'un film. Peut-être, alors, confond-il le rythme avec le "temps", tantôt accéléré, tantôt étalé et ralenti, des épisodes ; ou avec la "composition" dramatique du récit. Alors, Racine eut pu dire qu'en rédigeant le "scénario" de *Iphigénie en Tauride*, qu'il médita sans en écrire un vers, qu'il avait cherché et fixé le rythme de sa tragédie. Seulement Racine ne prenait pas de licences contre le bon vocabulaire.

Le "rythme" devrait être la préoccupation première de tous les musiciens, créateurs ou interprètes ; hélas ! on enseigne trop souvent aux apprentis la vieille superstition du "temps fort" du premier temps de chaque mesure, — qui est absurde, ennemie de l'expression juste, dévastatrice du vrai visage de la mélodie des thèmes, enfermés maladroitement dans un corset qui ne leur va pas. Un ouvrage commun, *Le Rythme Mu-*

*sical*,<sup>(1)</sup> où un musicographe,—un grand lettré aussi— M. René Dumesnil, a groupé tout ce qui a été pensé et dit sur le rythme, l'a critiqué, mis au point, enrichi de remarques personnelles, est un vrai "trésor" de sagesse ; il redresse les erreurs, ouvre des voies à la réflexion. Pas un exécutant, un chef d'orchestre, un amateur, qui n'y découvre des lumières. L'auteur y a résumé l'excellent de ce que ses prédécesseurs ont enseigné. Il explique, il donne des exemples.

Comment définir le "rythme" ? La plupart des dictionnaires y échouent. Tout le monde en reconnaît l'importance. Il est l'ossature de l'art des sons ; le secret du dynamisme musical ; ce qu'il y a de plus "suggestif" dans l'inspiration d'un Mozart, d'un Beethoven, d'un Stravinsky. La banalité du rythme est l'étalon de la médiocrité. Le succès du jazz a été la preuve de la fatigue que cette banalité nous donnait, jusqu'à l'écoeurement. Le jazz est un phénomène révolutionnaire, et il a eu ses succès, sa "Terreur". Mais de ce mal, un grand bienfait peut naître. C'est un coup de fouet, une sorte de "choc électrique", qui force les musiciens à découvrir des combinaisons neuves de durées, et d'accents. De toutes les définitions essayées, M. Dumesnil choisit, — sans la croire, il me semble définitive, — celle de Vincent d'Indy : "l'ordre et la proportion dans l'espace et dans le temps" Elle est un peu abstraite. Celle de Littré, qui ne tenait compte que des "variations" d'intensité — sons forts ou faibles, — était insuffisante. Il faudrait fondre ensemble ces deux définitions. Pour moi, qui y ai, comme tous les "fous de musique", bien souvent rêvé, j'imagine que les "figures rythmiques" sont, dans le temps, ce que les figures géométriques ou

---

(1) Édition de la Colombe, Paris 1949.

ornementales, sont dans l'espace. Un thème rythmique se reproduit comme, sur les faïences arabes, ces motifs admirables ; imaginons que les "aigus", les pointes de la figure, sont les accents forts, et les rentrés-les sons faibles ; que les longueurs des lignes correspondent aux durées. Une figure rythmique se transporte dans le temps comme les figures de géométrie plane et de géométrie dans l'espace se transportent. Elles se métamorphosent, — par diminution ou par élargissement —, dans leurs proportions ; c'est toujours la même, mais d'ailleurs ; d'une autre taille ; tendrement colorée par l'harmonie et par les timbres... Cette vision, j'en conviens, s'accorde mieux à un thème, et n'isole pas suffisamment le rythme de la mélodie, soudés ensemble dans le thème... Parviendra-t-on jamais à une définition qui dise tout et le dise bien ? La poursuite qu'on en fait anime déjà l'intelligence, aiguise et éclaire l'amour de la musique... C'est important. C'est le plus important de l'étude des chefs d'œuvre. M. René Dumesnil ne manque pas de citer le mot de Hans de Bulow, — que j'ai entendu attribuer au théoricien Riemann ; peu importe, — "Au commencement était le rythme..." C'est pour avoir méconnu cette vérité, et avoir attribué la primauté à la ligne des notes successives, ou "mélodie", que tant de musiciens du XIXe. siècle, pondeurs de fades romances ou d'airs sans squelette, — de la gélatine musicale, — sont déjà tombés dans le néant ; alors que des airs populaires, fièrement ou gaillardement rythmés, n'auront pas de fin...

Sur les rapports du rythme et de la physiologie humaine, — battements des artères, structure de l'oreille, — le médecin que fut dans sa jeunesse, M. René Dumesnil, ne pouvait manquer de nous étonner. Mais quelle foule aussi de remarques saisissantes sur le rythme et le vers, le rythme et le langage ! La métrique



est un art du rythme. On le comprend très bien aujourd'hui ! Voilà quelques semaines, invité à participer au jury qui examinait la "classe d'analyse et d'esthétique musicales" de M. Olivier Messiaen au Conservatoire, j'ai admiré le progrès que ce musicien remarquable a fait faire à ses élèves. Il leur fait retrouver dans la musique qu'il analyse, non seulement la métrique grecque, et latine, ses multiples combinaisons de longues et de brèves, ses anacrouses, le jeu des "pieds", depuis les plus simples, — le spondée et le dactyle de l'allegretto de la *symphonie en la* de Beethoven ; et l'iambe, le trochée, l'anapeste, — jusqu'aux plus compliqués de la métrique loguédique ; mais encore il les instruit de la métrique hindoue, ou les "pieds", les combinaisons de durées et d'intensités, ont une incroyable abondance et des noms majestueux... Et l'on voit avec émerveillement que les poètes hindous des époques les plus lointaines ont inventé des rythmes que dans le *Sacre du Printemps*, Stravinsky imposait aux auditeurs sclérosés et rebelles, et qui font maintenant notre joie... Olivier Messiaen, qui publiera peut-être un jour un "traité" du rythme musical, et la méthode d'analyse où il a perfectionné le cours de *Composition Musicale* de Vincent d'Indy, ne peut qu'aimer le livre de René Dumesnil. Les pensées du compositeur et celles du musicologue se superposent exactement.

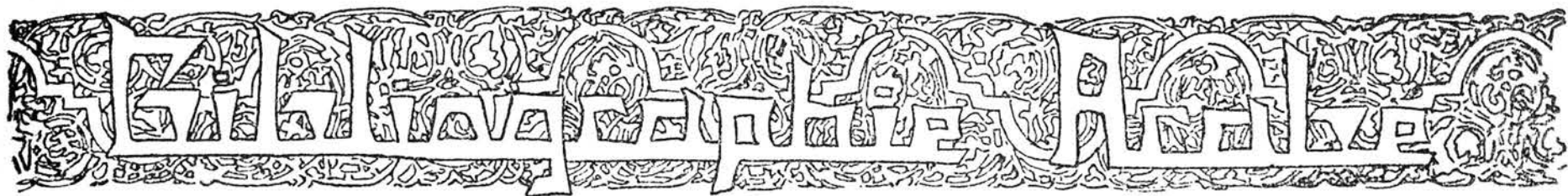
Exemples de Mozart, de Chopin, de Schubert, de Berlioz ; plus nombreux encore de Wagner, dont le fameux thème rythmique du Walhalla, notamment, est suivi dans les multiples "avatars", parlons hindou ! le long de toute la *Tétralogie*. C'est ici que les élèves de piano et un bon nombre de maîtres, — apprendront qu'ils accentuent tout de travers, par leur lourde façon d'appuyer les temps forts, certains chants qu'ils croient aimer, certains visages sonores devant lesquels ils se

pâment ; mais ils leurs enlèvent l'expression ; ils les vident de toute noblesse et de toute poésie.

Tel qui croit n'être pas tout à fait inexpérimenté en musique, et pour qui elle a été toute sa vie "le pain et le sel", — ceci est une confiance, — a découvert dans le *Rythme musical* de M. René Dumesnil quelques jugements à réviser, des erreurs à corriger... et de bout en bout, des sources de réflexion et de plaisir.

ROBERT KEMP





## A travers la philosophie...

« **P**hilosophe-t-on sur les bords du Nil ? Plus d'une fois cette question m'a été posée par des amis d'Europe, non d'ailleurs sans une légère pointe de scepticisme : mes interlocuteurs semblaient croire que depuis longtemps la lumière de l'École d'Alexandrie s'était éteinte et que l'Égypte vivait surtout de souvenirs... Je comprends d'ailleurs leur demi-scepticisme : il n'est pas donné à tout le monde de lire l'arabe ou de le lire au point de trouver son plaisir dans les livres de philosophie écrits dans cette langue ! Aussi je crois à la fois rendre service à nos amis d'Europe et justice à mes compatriotes philosophes en signalant les livres de philosophie qui paraissent en Égypte.

Une remarque d'abord. Quand on examine la production philosophique du quart de siècle écoulé, on est frappé par l'intérêt de plus en plus grand apporté à la philosophie musulmane et à ses sources grecques. Les orientalistes (en particulier Asin Palacios, Nicholson, Wensinck, Macdonald, Horten, Massignon et surtout le P. Bouyges) ont donné le branle; les Égyptiens suivent avec un bel entrain. Le *Tamhîd* de Bâqillânî a été édité il y a deux ans par MM. Khodeiri et Abou Rida. M. Osman Amîn a publié *L'Ihsâ' al-'ulum* de Fârâbî et M. El-Ahwani une risâla d'al-Kindi.



M. Afîfî, les *Fusus* de Ibn 'Arabi. M. Abd El Rahman Badawi, après avoir publié les *Muthul al-afiaio-niyya* et de nombreux textes anciens dans son *Aristote chez les Arabes* s'attèle à la publication intégrale de la traduction arabe de l'Organon d'Aristote, traduction faite au moyen-âge. Deux volumes ont déjà paru. Parallèlement à cet effort, Loutfi F-Sayed Pacha a déjà traduit la *Physique*, le *De Génératione et corruptione*, la morale et la *Politique* d'Aristote (sur le texte français), M. El-Ahwâni et l'auteur de ces lignes le *De Anima* (sur les traductions française et anglaise avec révision sur le texte grec). Enfin le Comité d'Avicenne institué par le ministre de l'Instruction Publique a pour tâche immédiate l'édition du grand ouvrage du célèbre philosophe : le *Shifâ'*. La présence de Taha Hussein Bey à la tête de ce comité donne de sérieux espoirs que ce grand projet sera mené à bonne fin. Je reviendrai en détail dans mes prochaines chroniques sur cet aspect de l'activité philosophique en Égypte.

Cet aspect n'est pas le seul (1). Il y a également un travail d'élaboration, de production proprement dit. J'aurai à signaler en détail les travaux de l'école de "Psychologie intégrative" ('ilm al-nafs al-takâmuli) que dirige Yousif Mourad, les livres de M. Madkour, Ahwani, Osman Amin, Baladi, Badawi etc.

---

(1) Nous nous en tenons ici à la production en arabe. Mais on aurait tort de croire que les auteurs égyptiens n'écrivent que dans cette langue : M. Madkour a écrit *La Place d'Al-Farabi dans l'école philosophique musulmane* et *l'Organon d'Aristote dans le monde arabe* (publiés à Paris), M. Afifi un *Ibn al-'Arabi* en anglais, M. Naguib Baladi un magnifique Berkeley et une très intéressante étude sur les *Constantes de la pensée française*, M. Yousif Mourad un ouvrage sur *La physiognomie arabe* un autre sur *L'éveil de l'intelligence* etc.

(N.D.L.R. Le P. Anawati s'efface trop volontier et oublie de parler de ses oeuvres et notamment de la dernière en date "Introduction à la théologie Musulmane", vrin., Paris 1949.).

Aujourd'hui je voudrais présenter aux lecteurs de la *Revue du Caire* l'œuvre de M. Yousif Karam, professeur à l'Université Farouk d'Alexandrie après l'avoir été à celle du Caire, œuvre qui s'impose au public de langue arabe par sa densité et son sérieux.

Cette œuvre se concentre surtout(1), du moins jusqu'ici, dans ses trois ouvrages sur l'histoire de la philosophie : l'*Histoire de la philosophie grecque* parue en première édition en 1936 et repris avec adjonction de nouveaux chapitres en 1946, l'*Histoire de la philosophie du moyen-âge* (1946) enfin l'*Histoire de la philosophie moderne* parue cette année. C'est donc une histoire générale de la philosophie que M. Karam donne aux lecteurs de langue arabe, histoire qui va des premiers balbutiements de l'esprit humain jusqu'aux dernières audaces de l'existentialisme. Seul le secteur arabe a été délibérément mis de côté non point que M. Karam n'eut pas la compétence pour le traiter mais parce qu'il estime que c'est un domaine assez large et assez défini pour qu'il puisse faire l'objet d'une spécialisation. Il laisse à ses collègues qui enseignent cette matière le soin de nous donner une telle histoire (Elle ne sera pas aisée à écrire de si tôt : le champ de la philosophie est en plein renouvellement).

A l'encontre de beaucoup de "professeurs de philosophie" qui exposent, le plus souvent avec une même profonde indifférence, les divers systèmes et qui sous prétexte d'objectivité se refusent à porter des jugements de valeurs, M. Karam est et entend rester un philosophe dans le sens plein du terme : il croit à la vérité et estime qu'on doit y adhérer quand on la trou-

---

(1) M. Karam a écrit également en collaboration un manuel de philosophie pour les écoles secondaires et traduit en arabe "Les jugements de valeur" de Lalande.

ve. Dans un siècle rongé de relativisme et d'existentialisme, M. Karam professe un solide réalisme, critique certes, mais un réalisme quand même, et ne cache pas ses affinités aristotéliennes et thomistes. Mais je m'empresse de dire que l'on aurait tort de croire chez lui à je ne sais quelle passion partisane que l'on suppose être le partage de ceux qu'on nomme avec hauteur les tenants de la "philosophia perennis"... Que l'on se rassure : chez M. Karam l'objectivité est réelle parce que compréhensive ; elle va au cœur des doctrines qu'elle expose avec une parfaite clarté avant de les juger. Et le jugement qui est porté est toujours justifié par des arguments rationnels. D'aucuns le lui reprocheront et l'on a vu tel critique professeur à l'Azhar, s'étonner dans une grande Revue arabe du Caire, dans un compte-rendu d'ailleurs fort louangeur, que M. Karam défende avec tant de constance l'attitude de l'Eglise à l'égard de certains philosophes hétérodoxes...

Manifeste incompréhension de la part du recenseur mais qui dénote à quelles méprises la manière de M. Karam s'expose. Mais c'est la loi du genre. A côté de cet inévitable inconvénient elle a cet immense avantage de ne pas noyer les étudiants (à qui surtout ces livres servent en quelque sorte de text-books) sous la poussière des systèmes mais de dégager l'essentiel de chacun à la lumière de la philosophie de l'auteur lui-même.

Ajoutez à cela la manière didactique du philosophe, voire la disposition typographique de ses livres : tout est donné pour faire saisir les articulations maîtresses des systèmes et laisser comprendre les filiations des doctrines. Et cela dans un style concis, incisif, un peu trop impersonnel au gré de certains... Mais la ferveur de M. Karam est une ferveur intérieure qui quelque fois vient affleurer à la surface en quelques réflexions



pénétrantes. M. Karam abhorre le pathos : il croit à la puissance de conviction de la vérité elle-même et il s'efface discrètement derrière elle. Ce dépouillement continu contribue à donner à l'allure générale des livres une tonalité classique des plus impressionnantes. C'est à nos yeux une véritable réussite quant au fond et quant à la forme.



Dans l'histoire de la philosophie grecque (nous analysons le livre d'après la deuxième édition), M. Karam, après une courte Introduction sur la préhistoire de la pensée grecque, divise l'histoire de celle-ci en six sections. Tour à tour sont étudiés : 1) la naissance de la philosophie spéculative (Ioniens, Pythagoriciens, le retour à la philosophie de la nature), 2) la naissance de la philosophie pratique (les sophistes, Socrate, les Petits socratiques), 3) Platon longuement présenté (vie et œuvres, la connaissance chez Platon, l'Être, la morale, la politique), 4) Aristote, étudié en sept chapitres fouillés (vie et œuvres, Logique, Physique, l'âme, la métaphysique, la Morale, la Politique), 5) La philosophie morale (les écoles socratiques, Epicure, les stoïciens, les sceptiques). Enfin dans une dernière section, intitulée "la philosophie et la religion", M. Karam, étudie le gnosticisme, Philon, les apologistes, Clément d'Alexandrie, Origène (toutes questions non traitées jusqu'ici en langue arabe), le néo-platonisme et les commentateurs d'Aristote.

Une bibliographie substantielle (ouvrages en arabe, français et anglais) permet à l'étudiant studieux d'orienter ses lectures. Il est regrettable que dans la

deuxième édition ait disparu le précieux vocabulaire arabe-français qui se trouvait dans la première.

L'histoire de la philosophie du moyen-âge était plus difficile à présenter mais par ailleurs plus urgente car rien de sérieux n'existait jusqu'ici en langue arabe. Là surtout il fallait éviter l'écueil d'un émiettement dans la succession des systèmes. L'auteur y parvient en divisant l'histoire de la philosophie médiévale en quatre grandes parties : 1) les éducateurs du moyen-âge (surtout saint Augustin, Denys l'Aréopagite et Boèce) 2) la formation de la scolastique : de la renaissance carolingienne au début du 12e. siècle (organisation des écoles, dialecticiens et théologiens, les traductions, les philosophes, les théologiens), 3) l'apogée de la scolastique où sont particulièrement étudiés Alexandre de Halès, saint Bonaventure, Roger Bacon, Albert le Grand et Thomas d'Aquin ; enfin 4) la décadence de la scolastique avec surtout Occam et les nominalistes.

Beaucoup plus étendus (450 pages de grand-format) est l'*Histoire de la philosophie moderne*. M. Karam y fait preuve d'une vaste information philosophique au service d'un jugement critique sûr et d'un sens aigu des valeurs respectives des auteurs... On peut par l'étendue qu'il leur accorde juger de l'importance de chaque auteur.

L'ouvrage comporte six parties. La première commence à la Renaissance, c'est-à-dire aux XVème et XVIème siècles ; ère nouvelle, mais qui ne laisse pas de charrier encore quelque chose de l'ancienne philosophie. Tour à tour y sont étudiés les platoniciens, les averoïstes, les scientifiques etc. La deuxième partie est consacrée au XVIIème. siècle : la construction après la démolition, Descartes, Malebranche, Pascal,

Spinoza, Leibniz, Hobbes, François Bacon, Locke. Puis c'est le XVIIIème siècle, objet de la troisième partie : l'expérience est surtout prônée par les philosophes anglais, avec Hume à leur tête. Les philosophes français l'adoptent : Condillac ramène toute la connaissance à la sensation, Voiture, Rousseau et leurs disciples s'attaquent aux fondements de la religion et de la société. Kant essaye de faire la synthèse du sensualisme et de l'intellectualisme dans une doctrine qui veut être une explication de la science et de l'être. Avec la première moitié du 19ème siècle, objet de la quatrième partie apparaissent les grands systèmes philosophiques : en Allemagne avec Fichte, Shelling, Hegel et Schopenhauer ; en France avec Maine de Biran et Auguste Comte ; en Angleterre avec Hamilton. Dans la seconde partie du 19ème siècle, objet de la cinquième partie, M. Karam étudie le conflit entre la philosophie matérialiste, représentée par Darwin et Spencer, et la philosophie spiritualiste, défendue par des philosophes français. Enfin dans la sixième partie sont envisagés les derniers aspects de la pensée moderne et les lecteurs sont conduits jusqu'à l'existentialisme.

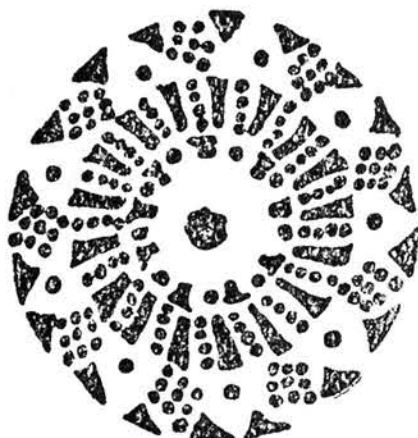
Cette sèche énumération des questions traitées risque de donner l'impression que l'on a affaire à un banal "manuel", aux jugements stéréotypés sans vigueur ou cachet personnel. Ce serait gravement se méprendre. La vigoureuse charpente de l'ensemble et l'organisation de la matière, étudiée jusque dans les détails n'enlèvent rien à la lucide attention portée à l'esprit des doctrines et l'auteur garde toute sa liberté pour critiquer après avoir parfaitement exposé.

Ne nous étonnons pas de voir ces livres occuper la première place auprès des étudiants en philosophie. J'ai pu constater personnellement l'admiration que certains étudiants et même des professeurs de l'Azhar



pour ne pas parler de ceux des universités Fouad et Farouk vouent à ces ouvrages et à leur auteur. M. Karam doit être sensible à ces témoignages. Il y trouvera, nous en sommes sûr, un encouragement pour poursuivre son œuvre, pour achever en particulier son grand traité de philosophie qui marquera certainement une date dans l'histoire de la philosophie en Orient.

M.M. ANAWATI



## *philosophie de la danse*

**O**n a mainte fois fait cette observation qu'après les guerres et les bouleversements qu'elles amènent de façon inévitable, les survivants, loin de se laisser aller, comme on le croirait logiquement, à une fatigue et à une inertie bien compréhensibles et bien excusables, réagissent au contraire avec une force terriblement expansive et désordonnée, comme s'il importait avant tout de prouver, à la face du monde, que malgré la saignée qu'elle vient de subir la race n'est aucunement atteinte dans les profondeurs de sa vitalité et qu'elle est, robuste et jeune, prête à repartir pour de nouvelles aventures historiques et, selon la magnifique expression de J.H. Rosny, pour "de nouveaux aménagements de l'Univers".

Parmi toutes les manifestations de cette reviviscence, il en est une bien caractéristique, parce qu'elle frappe les observateurs les plus distraits : c'est la vogue de la Danse.

Ce phénomène, auquel nous assistons aujourd'hui une fois de plus, présente une ampleur véritablement saisissante. Jamais la Danse (même après la Guerre de 1914-18) ne se montra aussi variée, aussi nombreuse, aussi ardente, douée d'un tel dynamisme. Jamais elle ne détermina dans le public un intérêt aussi vif, aussi passionné même. La jeunesse (élément indispensable de l'avenir) se montre particulièrement curieuse de ses moindres expressions, elle en suit partout les spectacles, elle en discute avec plus de conviction que de compétence (mais qu'importe ?) les réussites et jus-

qu'aux méthodes préparatoires. Elle n'a que l'embarras du choix car nombreuses sont les salles qui donnent des spectacles chorégraphiques et il ne se passe pas de semaine sans que quelque étoile étrangère ne vienne chercher à Paris une sorte de consécration.

Je n'ai, bien entendu, aucune science technique me permettant de juger sur ces questions, et elle serait d'ailleurs sans aucune nécessité étant donné le point de vue auquel j'ai choisi de me placer. Je le répète, derrière la vogue et la pittoresque variété de ce mouvement esthétique, il y a l'immense élan vital qui soulève les jeunes générations et si, de ci de là, elles se trompent sur la valeur réelle de tel ou tel spectacle, cela n'y change rien.

Après l'initiatrice Nyota Inyoka, quantité de danseurs hindous ou malais sont venus nous révéler, dans leurs attitudes et leurs gestes, ce sens de sagesse profond et serein qui est la marque de la pensée orientale. Nous avons vu se déchaîner sur la scène la troupe, que dis-je ? la tribu gitane qui évolue autour de cet être de feu qui s'appelle Amaya. Nous avons ensuite accueilli, avec les Ballets Nègres de Catherine Dunham, un aspect complètement nouveau, onduleux, doux, nonchalant, de l'esthétique noire, quelque chose qui fait irrésistiblement songer aux vieilles colonies, aux "Isles", et une infinie nostalgie s'est ajouté en nous à l'impression d'authentique poésie qui se dégageait de sa savante mise en scène. Il nous est venu des artistes d'Amérique et des pays nordiques. Nous les avons applaudis. L'Opéra — bastion du classicisme — a fait de son côté un louable effort pour rajeunir sa technique et sa présentation. Et je ne parle pas des Compagnies, telles que la troupe des Ballets des Champs-Élysées qui, au cours de leurs tournées, s'enquière de tout ce qui se fait de nouveau dans leur spécialité et y trouvent des éléments qui leur permettent de mettre au point des



spectacles sans cesse inédits qui déchaînent l'enthousiasme des assistants.

Il convient de rendre ici, — pour peu qu'on soit soucieux si je puis dire, de justice historique, — hommage aux Ballets Russes de naguère, à ces fameux Ballets Russes que l'animateur Diaghilev promena à travers le monde après les avoir présentés à Paris. On sait le prodigieux succès qu'ils rencontrèrent et l'influence vraiment extraordinaire qu'ils eurent sur tous les arts dont ils se servaient pour leurs réalisations. Car les Ballets de Diaghilev n'étaient pas seulement des danses : c'étaient des spectacles complets où la Musique et la Peinture participaient au même titre que la Chorégraphie elle-même. Il ne faut pas oublier que c'est grâce à eux que nous furent révélés des peintres tels que Roerich et Benois et un musicien de la taille de Stravinsky, et qu'ils firent, les premiers, travailler un Picasso ou un Ravel.

Mais bien entendu, c'est tout de même dans le domaine chorégraphique que s'exerça le plus puissamment leur influence, et c'est cette influence, à la fois sourde et subtile, et opérant en longueur, qui finit par chasser complètement de la scène le ballet académique, immuable et sclérosé de jadis, le ballet cher aux "vieux abonnés" de l'Opéra, pour le remplacer par ces spectacles que nous voyons aujourd'hui et qui ont tous un point commun : la liberté d'expression et le dynamisme.

\* \* \*

Si cette liberté et ce dynamisme obtiennent en quelque sorte chaque soir le succès total, enthousiaste et parfois délirant qu'un public "en or" leur accorde ainsi sans réserve, (ai je-besoin de le dire ?) cela tient

à ce que ces deux précieux éléments de vitalité se retrouvent, identiques, dans le tempérament des spectateurs.

Ils veulent vivre, ils veulent vivre puissamment, librement, généreusement. Alors comment ne seraient-ils pas séduits par ces spectacles qui débordent de puissance, de liberté, de générosité? Ce qu'ils applaudissent sur la scène, c'est moins tel ou tel artiste dans un pas difficile ou une attitude séduisante, tel ou tel décor chargé de rêve et d'idéal; non, c'est cela même qu'ils portent en eux et dont l'image se projette ainsi devant eux, vivante et bondissante, animée du confus et merveilleux espoir de vie qui fait éclater de toutes parts si je puis dire la carapace de leur personnalité.

Rien n'a moins de rapport avec "la mode", rien n'est moins entaché de ce charme suspect et fragile. Rien n'est plus étranger au snobisme.

Il n'est aujourd'hui plus personne pour prétendre (comme on l'entendit si souvent dire après l'autre guerre) que la vogue de la danse a quelque chose d'indécent et de choquant. Ce préjugé, — selon lequel il convient d'arborer une sorte de deuil national après une guerre (même gagnée) — a complètement disparu. Le désir de vivre, le besoin de redresser le pays, de reconstituer son capital de forces et d'idéal, ne s'embarasse pas de ces fausses pudeurs. Avec la sagesse obscure de l'Instinct, la Jeunesse actuelle sent le grave danger que présenteraient l'accablement et le désenchantement, et elle se jette à corps perdu dans l'attitude opposée.

Tel est, selon moi, et selon nombre d'autres esprits, le sens qu'il convient d'attacher à cette formidable vogue actuelle des spectacles de Danse.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

# les compositeurs

## et le public

**B**ien souvent, on entend parler de “divorce” entre les compositeurs contemporains et le public qui fréquente les théâtres lyriques et les concerts. Divorce? Peut-être point, mais en tous cas mésentente : les associations symphoniques se plaignent avec raison de l’indifférence qui accueille toutes les productions nouvelles. Le chiffre des recettes justifie, hélas, ces doléances, et c’est, depuis longtemps un fait certain : il suffit d’afficher un programme où ne figurent point, au moins pour les deux tiers de sa durée, des ouvrages classiques archiconnus, et la salle demeure aux trois-quarts sinon même aux quatre-cinquièmes vide. Cela sert d’excuse aux “festivals” Beethoven et Wagner qui, eux, gardent le privilège d’attirer la foule. Et si le cahier des charges ne stipulait, en contre-partie de la subvention qui leur est accordée par l’État, l’obligation pour les sociétés symphoniques d’accorder chaque saison une part à la production française contemporaine, il est trop certain que les compositeurs vivants devraient se résoudre à n’entendre presque jamais leurs ouvrages.

De tous temps, il est vrai, les œuvres d’art originales et fortes, celles qui marquent une orientation nouvelle, ou qui dépassent ce que l’on est habitué de voir ou d’entendre, ont toujours provoqué la surprise ou même la colère et l’indignation d’un public attaché à ce qu’il comprend sans effort, et bien vite effarouché par la nouveauté. On cite les exemples de Beethoven, accusé par le critique de l’*Allgemeine Musikalische Zeitung*, au lendemain de *Fidelio*, de “sacrifier le beau



au désir de faire du neuf", on cite l'hostilité avec laquelle furent accueillis les ouvrages de Wagner, de Berlioz, et plus récemment ceux de Debussy et de Strawinsky. Mais cela n'est point une consolation, et ces exemples au surplus, peuvent se retourner contre ceux qui les invoquent : jadis, et même naguère, les batailles livrées à propos de "la musique de l'avenir", de *Pelléas et Mélisande* ou du *Sacre du printemps* mettaient aux prises des adversaires. Il y avait, dans l'assistance, deux camps ennemis. Or, pour que l'on se batte, faut-il précisément que s'affrontent les partis, et ce dont on se plaint aujourd'hui, c'est de ne trouver en toute occasion que l'indifférence de la foule, c'est le silence dans lequel tombent les ouvrages, les meilleurs comme les pires, ceux qui devraient exciter en tous cas une réaction des auditeurs. On songe au mot cruel de Rossini, sortant de la seconde séance où, sous la direction de l'auteur, Berlioz, on jouait la *Damnation de Faust* : "Sa chanson du rat passe inaperçue : il n'y a pas un chat !" Oui, mais, c'était à la seconde, et c'était en un temps où la musique symphonique ne tenait point la place qu'elle occupe aujourd'hui ; une époque où la seule Société des concerts du Conservatoire suffisait aux besoins de musique des amateurs français. On pouvait croire que, depuis ce temps, les choses avaient changé : une véritable renaissance était venue qui avait valu à la France de prendre place au premier rang de la production contemporaine et l'École française, en un demi-siècle, s'était affirmée aussi bien par la qualité que par la diversité des talents.

D'où vient donc l'indifférence du public ? Il faut remarquer que ce n'est pas seulement en France qu'on la constate : à des degrés divers, le même phénomène se produit à peu près en tous lieux. Sans doute est-il dû à l'évolution très rapide de la musique depuis cinquante ans : elle a, en quelques décades, subi des trans-

formations plus profondes qu'en un ou deux siècles. André Gide le remarquait dans les *Notes sur Chopin* qu'il a récemment détachées de son *Journal* pour les publier à part : "Ne prétendant plus à la consonance et à l'harmonie, écrivait-il, vers quoi s'achemine la musique ? Vers une sorte de barbarie. Le son même, si lentement et exquisément dégagé du bruit, y retourne. On ne laisse d'abord paraître sur la scène que les seigneurs, les gens titrés ; puis la bourgeoisie, puis la plèbe. La scène envahie plus rien bientôt ne la distingue de la rue. Mais qu'y faire ? Quelle folie de chercher à s'opposer à cette marche fatale ! Dans la musique moderne, les intervalles consonants de jadis nous font l'effet de *ci-devants*".

Et sans doute, est-ce parce que cette évolution a été si rapide que le public demeure encore habitué à l'art classique et romantique, et conserve le sens de cette hiérarchie par laquelle André Gide définit l'harmonie consonante. Il se refuse à suivre les modernes dans leur marche hasardeuse, comme s'il pressentait instinctivement ce que Gide annonce et déplore, en reconnaissant le terme auquel aboutirait une semblable évolution : la confusion du son et du bruit — c'est-à-dire la mort de la musique.

Mais ce terme n'est cependant pas fatal. Certes, logiquement, si cette évolution se poursuivait sans interruption, et en s'accélégrant comme elle l'a fait depuis trente ans, le péril serait sérieux. Mais l'histoire de l'art est faite de "retours". Il n'est point question pour autant de revenir délibérément en arrière, mais comme le constatait récemment M. Gérard Bertouille dans un article de la *Revue générale belge*, de "retrouver les lois d'un équilibre dont les modèles du passé nous ont laissé l'exemple". Cet équilibre n'est pas artificiel : il résulte de l'observation de lois naturelles. Il est un besoin physiologique aussi bien que psycho-

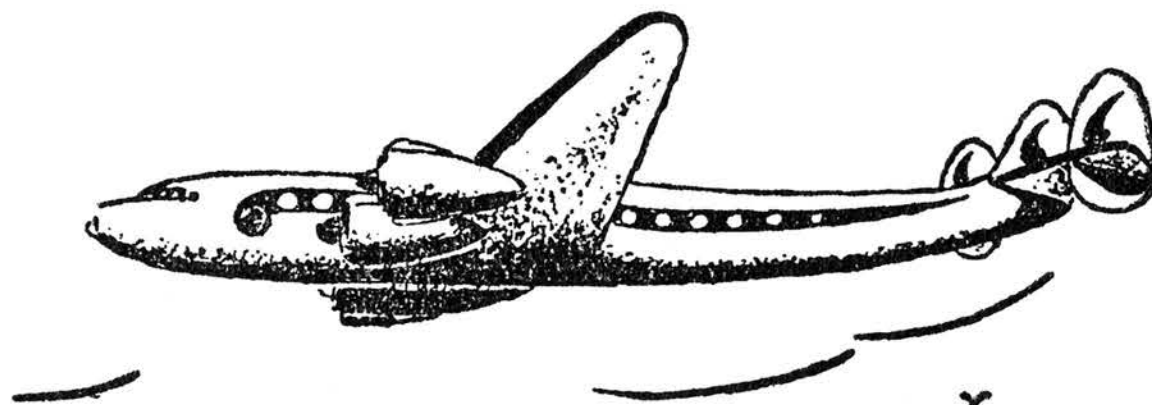
logique. On peut s'amuser quelque temps à violenter la nature, mais les œuvres créées au mépris de ses lois n'ont point chance de durer. La musique a pour mission de refléter les manières de sentir, les aspirations d'un moment de l'homme dans le perpétuel devenir. Elle n'est point un jeu de mandarins et d'initiés, et si son architecture la rapproche de la mathématique, elle ne vaut cependant que par ses qualités expressives. Aussi bien l'école française n'a jamais manqué et manque moins que jamais de compositeurs n'ayant d'autre souci que d'exprimer sincèrement ce qu'ils sentent, sans se soucier des théories à la mode du jour. Et cela suffit à rendre espoir à ceux qui la croiraient frappée de décadence et prendraient, pour cela, prétexte du "divorce" qui peut n'être qu'une brouille passagère, et s'achever par une réconciliation. Je me souviens d'un mot par lequel Vincent d'Indy termina un entretien que j'eus avec lui, peu avant sa mort: "Voyez-vous, me dit-il, nous vivons en un temps où tout semble usé, fini. Et c'est en des temps pareils que surgissent ceux dont le génie renouvelle tout. Car l'Art ne peut pas mourir..."

RENÉ DUMESNIL





**Quand vos affaires vous appellent**



Si vous gagnez un temps considérable dans vos déplacements vous pourrez être sur place pour vos affaires et c'est tellement plus sûr. Surtout vous pourrez en traiter d'avantage et augmenter ainsi vos bénéfices. N'hésitez pas.

**AIR FRANCE**

Le Caire: Midan Sollman Pacra Tél. 79915  
Agence : Imm. Sheppard's Tél. 45670  
Alexandrie : 3, rue Fouad 1er Tél. 20941  
**AINSI QUE TOUTE AGENCE RECONNUE**

# **BANQUE MISR**

**S. A. E.**

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

---

**Siège Social : LE CAIRE**

151, RUE MOHAMED BEY FARID (ex EMAD EL DINE)

Téléphone No. 78295 et 78090

---

**Succursale à Alexandrie :**

**19, Rue Talaat Harb Pacha**



**AGENCES DANS TOUTES LES VILLES  
IMPORTANTES ET PROVINCES D'ÉGYPTE.**

**CORRESPONDANTS  
DANS LE MONDE ENTIER.**



**Toute Opération de Banque**

**Location de Coffres Forts**

**Caisse d'Épargne**

# **BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE**

Société Anonyme Egyptienne

---

<b>Capital Souscrit</b>	<b>L.Eg.</b>	<b>1.000.000.—</b>
<b>Capital Versé</b>		<b>500.000.—</b>
<b>Réserve</b>		<b>200.000.—</b>



**Siège Sociale au Caire, 45, Rue Kasr el Nil.  
Siège à Alexandrie, 16, Rue Talaat Harb Pacha.**



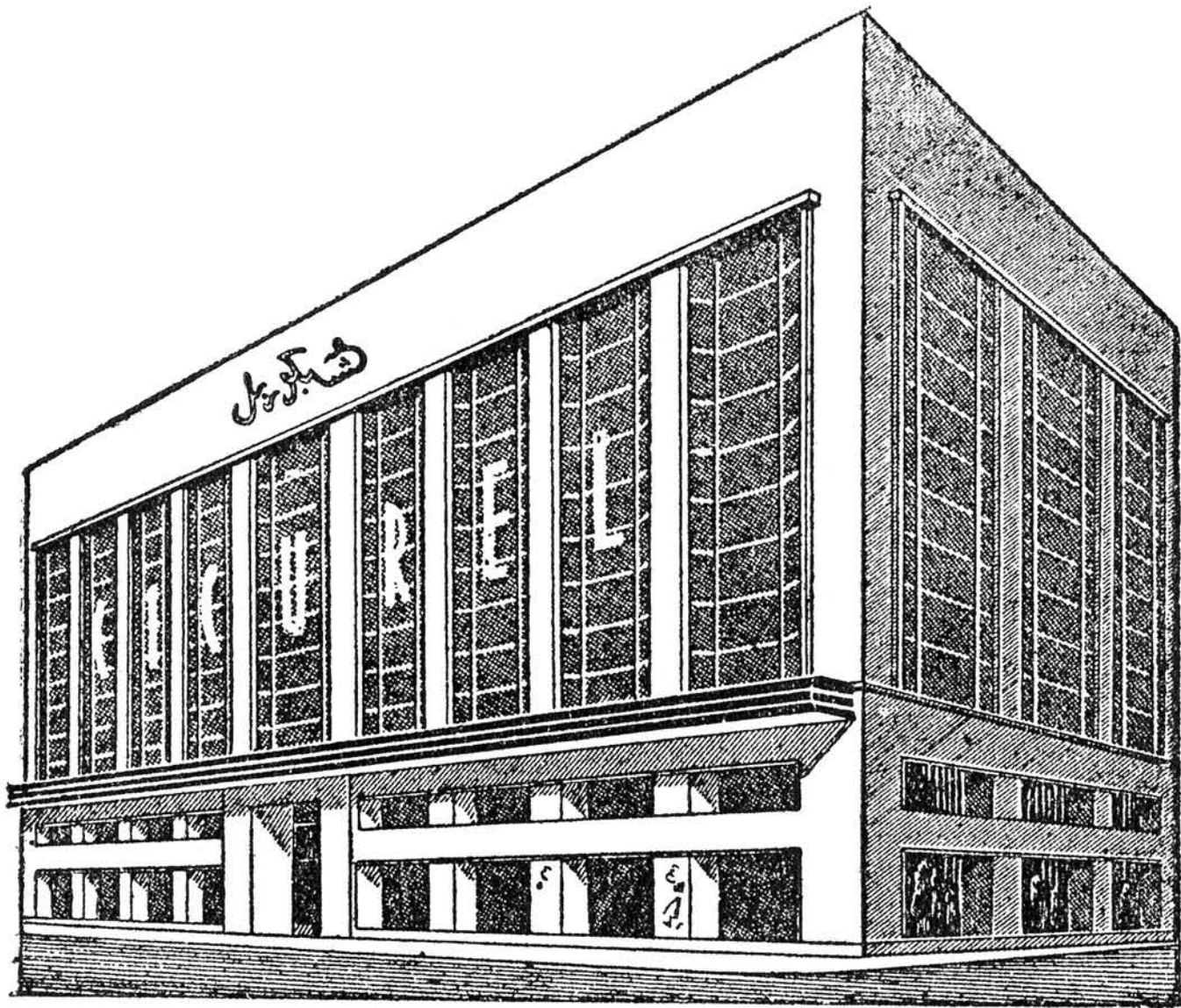
**TRAITE TOUTES  
OPÉRATIONS DE BANQUE**



**Location de coffres privés modernes dans  
une chambre forte.**







**Grandes Magasins**

*Picurel*

S. A. E.

**Les magasins les plus élégants d'Egypte**

# Améliorations...

◆ UNE ORIENTATION PLUS PRÉCISE RÉPONDANT UN BESOIN PROFOND. DE NOUVELLES RUBRIQUES RÉGULIÈRES : PARU EN LANGUE ARABE.— LIVRES D'ÉGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE. — LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS.— LES ARTS, LA MUSIQUE.— CHRONIQUE CULTURELLE D'ORIENT. LE CAIRE, CAPITALE DE CIVILISATION.

◆ *Nos lecteurs apprécient sans doute déjà l'amélioration considérable de notre présentation. Mais notre effort sera constant et, avec chaque numéro, on pourra constater de nouveaux raffinements dans la mise en page, plus d'illustrations, etc....*

◆ DEUX TRÈS IMPORTANTS NUMÉROS SPÉCIAUX, ASSURÉS DES PLUS HAUTES COLLABORATIONS, CÉLÉBRERONT LES MILLÉNAIRES D'AVICENNE ET DE L'UNIVERSITÉ D'AL AZHAR. CES NUMÉROS SERONT ÉDITÉS SUR PAPIER TEINTÉ DE GRAND LUXE. *Nos abonnés recevront ces exemplaires sans aucun supplément.*

◆ *Ces améliorations entraînent des frais supplémentaires très importants. Pour couvrir partiellement ces dépenses, l'abonnement annuel à la Revue du Caire est porté, à partir de Novembre 1949 à P.T. 150, et le prix du numéro ordinaire à P.T. 15. Les numéros spéciaux seront mis en vente à P.T. 50, chacun.*

NOS ABONNÉS RÉALISENT  
UNE ÉCONOMIE DE 40%.



LA  
REVUE DU CAIRE

---

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, RUE NEMR, LE CAIRE

Tél. 41586

---

LE NUMÉRO : 15 PIASTRES.

Abonnements pour l'Égypte P.T. 150;  
pour l'Étranger, P.T. 175.

---

*N.B.* — LE DIRECTEUR reçoit tous les jours  
de 10 h. à 11 h. sauf les samedi et dimanche.